

LES
PÈRES DE L'ÉGLISE

TRADUITS EN FRANÇAIS,

AVEC DES NOTES

PAR M. DE GENOUDE

ET DÉDIÉ

A MONSIEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

CHEZ SAPIA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUES DE SÈVRES 16, ET DU DOYENNÉ 12.

1838.

BIBLIOTHÈQUE S. J.

Les Fontaines

33 - CHATELAIN

Les Pères de l'Église

Saint Irénée



Sapia, Paris, 1838

Exporté de Wikisource le 23/03/2016

TABLE

DU TROISIÈME VOLUME.

[Introduction.](#)

[De la tradition, d'après saint Irénée.](#)

[Notice sur saint Irénée.](#)

[Livre premier.](#)

[Livre second.](#)

[Livre troisième.](#)

[Livre quatrième.](#)

Livre cinquième.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

INTRODUCTION

À L'OUVRAGE DE SAINT IRÉNÉE.

DES GNOSTIQUES.

Les croyances des gnostiques enlevèrent un grand nombre de fidèles aux Églises de l'Asie-Mineure, de la Syrie, de la Palestine, de l'Égypte, de l'Italie, de l'Espagne et de la Gaule, et transmirent, comme le dit un de leurs historiens, jusqu'aux générations du moyen âge, les germes de ces associations mystiques et théosophiques qui furent si nombreuses.

« L'histoire des gnostiques, ajoute le même historien, est l'histoire de trente à quarante sectes qui dressèrent leurs écoles à côté des premiers temples chrétiens ; c'est l'histoire de vingt à trente sectes qui, sorties de la primitive Église, vinrent la combattre avec les armes que leur fournissaient et la doctrine qu'elle leur avait communiquée, et les systèmes qu'elles empruntèrent au monde ancien tout entier.

« Si le Christianisme eut à soutenir une lutte aussi vive dès son origine, c'est dans la générosité même de ses principes

qu'il faut en chercher la première cause. Il invitait le monde entier à venir se placer dans ses rangs ; il ne mettait point d'autres bornes à son universalité que celles du genre humain ; il sanctionnait comme autant de dogmes les espérances les plus sublimes de l'homme. Dès-lors, il ne pouvait tarder à posséder dans ses sanctuaires et ses écoles des individus de tous les peuples et des éléments de tous les systèmes. Jusqu'alors toutes les législations religieuses s'étaient bornées à une seule nation, et n'avaient rencontré dans leur origine qu'une seule opposition : le Christianisme, s'adressant à tous les esprits, dut provoquer plus de fermentation dans son sein, et plus de résistance au-dehors que tout ce qui l'avait précédé. Le Christianisme est d'ailleurs entré dans le monde à l'une des époques les plus caractéristiques de l'esprit humain. Tous les systèmes avaient été élevés, et tous les systèmes s'écroulaient. Depuis cet ébranlement général qui était résulté des guerres d'Alexandre dans les trois parties du monde, les doctrines de la Grèce, de l'Égypte, de la Perse et de l'Inde se rencontraient et se confondaient partout. Toutes les barrières qui jadis avaient séparé les nations étaient rompues, et les peuples de l'occident qui avaient toujours rattaché leurs croyances aux croyances de l'orient, s'étaient hâtés de les y retremper. Les Grecs, dont l'esprit n'avait jamais été grave, avaient surtout le besoin de savoir ; et, comme ils ne trouvaient rien dans leurs philosophes, ils s'emparèrent bientôt avec empressement des croyances les plus fortes que leur offraient la Palestine, l'Égypte, la Chaldée, la Perse et l'Inde, et bientôt plusieurs d'entr'eux vinrent demander au Christianisme ce qu'ils avaient cherché vainement partout ailleurs. Le Christianisme vit bientôt ses oratoires s'élever sur les bords de l'Euphrate et du

Gange comme sur ceux du Nil et du Tibre, et les plus notables de ses prosélytes étaient précisément ces hommes qui avaient déjà cherché la vérité dans plusieurs sanctuaires ou dans plusieurs écoles.

« En embrassant la religion chrétienne, les hommes qui la préféraient à toutes les autres se proposaient sans doute de bonne foi de renoncer à ces dernières ; mais façonnés, pour ainsi dire, par l'habitude de se composer un système avec tous les systèmes, ils confondirent bientôt la religion et la philosophie, l'enseignement public et les traditions mystérieuses. Les nouveaux convertis, conservant leur esprit propre et leurs habitudes d'esprit et de cœur, voulurent bientôt remplir, par leurs propres idées, les lacunes qu'ils croyaient voir dans le Christianisme. Leurs successeurs, plus hardis, affirmèrent qu'en général les écrits primitifs des apôtres étaient non-seulement incomplets, mais que les dogmes qui y sont exposés devaient recevoir des mains de la philosophie l'ordonnance systématique qui lui manquait. Plus tard, d'autres docteurs, fidèles aux antiques traditions des sanctuaires et des écoles, replacèrent, pour ainsi dire, à l'entrée du Saint des saints, ce voile impénétrable qui séparait le vulgaire des chefs de la croyance, et qui s'était déchiré au moment où s'accomplissait la mission de Jésus-Christ. Les ouvrages des apôtres, disaient-ils, ne pouvaient qu'indiquer certains enseignements, et devaient se taire jusques sur les éléments des autres. Les articles de la foi vulgaire, c'était tout ce qu'ils pouvaient exposer au vulgaire. Les mystères très-supérieurs devaient se communiquer aux esprits supérieurs. En empruntant pour la désignation de cette prétendue science

supérieure un terme solennel (Gnosis), dont les apôtres s'étaient servis, en effet, pour indiquer cette supériorité de savoir que donne la révélation, ils coloraient avec adresse la prétention d'avoir reçu leur science des disciples des plus grands apôtres.

« L'idée fondamentale de ces docteurs était donc empruntée aux doctrines anciennes qui, presque toutes, distinguaient leurs adhérents en plusieurs classes. Cependant leurs intentions ne se bornaient pas à l'emprunt d'une vaine distinction. Ils créèrent réellement une doctrine différente de celle du vulgaire, et ils la créèrent avec une telle indépendance, que l'histoire des spéculations de l'esprit humain n'offre rien d'analogue à cette audace, qui bientôt se transporta non-seulement, au delà de toutes les bornes du monde sensible, mais jusques dans le sein du monde des intelligences, jusques dans l'abîme impénétrable et ineffable d'où sont émanés et où doivent rentrer un jour, suivant eux, tous les êtres qu'anime une étincelle du feu divin.

« Toutes les fois que les doctrines des apôtres étaient contraires aux leurs, soit qu'ils eussent puisé leurs idées dans Platon, dans Philon, dans le Zend-Avesta ou dans la Kabbale, ils avancèrent hardiment que les Épîtres des apôtres ou les Évangiles avaient été tronqués, interposés ou falsifiés. Tels furent les gnostiques ou les initiés de la science supérieure, et leur doctrine ne fut autre chose que l'introduction dans le sein du Christianisme de toutes les spéculations cosmologiques et théosophiques qui avaient formé la partie la plus considérable des anciennes religions de l'orient. Émanation du sein de Dieu de tous les êtres spirituels, dégénération progressive de ces émanations, rédemption et retour vers la pureté du Créateur,

rétablissement de la primitive harmonie de tous les êtres, vie heureuse et vraiment divine de tous dans le sein de Dieu ; voilà les enseignements fondamentaux des gnostiques.

« Les sectes des gnostiques furent les spéculations de l'Asie, de l'Égypte et de la Grèce, qui, renversées par le Christianisme, cherchèrent à lutter avec leur vainqueur, en s'associant même avec lui pour mieux réussir à l'abattre. Elles furent préparées par le zoroastrisme, se communiquant au judaïsme et enfantant la kabbale ; le judaïsme s'associant avec les doctrines platoniques, et produisant la philosophie gréco-philonienne. Enfin les élèves de ce système entrèrent dans le Christianisme en lui apportant une partie de leur langage.

« Le plus ancien antagoniste des gnostiques est saint Irénée, qui a publié contre eux un ouvrage étendu et savant en cinq livres, dont le premier seul nous est parvenu intégralement, tandis que nous ne possédons plus des autres que des fragments. Cet écrivain, né d'une famille grecque et chrétienne, apparemment de l'Asie mineure, florissait précisément en même temps que les principales écoles des gnostiques. L'un des hommes les plus marquants de son siècle, soit par sa dignité épiscopale, soit par son génie et son érudition, il connaissait également bien le Christianisme apostolique, les sectes principales, les écoles gnostiques, les traditions de la mythologie et les écrits des philosophes. Il avait reçu de saint Polycarpe et de saint Papias, disciples de saint Jean, la tradition chrétienne. Il était plein de zèle pour la pureté de cette doctrine, et il ne s'éleva guère d'enseignement nouveau de son temps, qu'il ne s'en instruisît aussitôt pour pouvoir mieux le combattre. Dans les discussions suscitées par

les montanistes, ce fut lui qui chargea la communauté lyonnaise de porter ses lettres à Rome ; quand Blastus se prononça pour la coutume que suivait l'orient dans la célébration de Pâques, ce fut lui qui le réfuta ; lorsque, plus tard, le même docteur embrassa le système de Valentin, ce fut lui qui attaqua ce système dans son principe fondamental, le dogme de l'ogdoade. Lorsqu'enfin Marcion vint prétendre que les apôtres avaient mal entendu leur maître, et que leurs élèves avaient altéré les écrits apostoliques, ce fut encore lui qui entreprit de montrer quelle était la véritable doctrine des Chrétiens. Il avait l'avantage de bien connaître les anciens poètes et les philosophes, ainsi qu'on le voit par ses citations et par ses révélations sur les emprunts faits à l'antiquité par les gnostiques.

« Tertullien avait donc raison de l'appeler un *avide explorateur de toutes les doctrines* ; il les suivait toutes avec attention, malgré l'éloignement où le tenait son diocèse. Il joignait à ces qualités une grande modération dans ses jugements ; nous en citerons pour preuve sa lettre au pape Victor, où il blâme vivement un zèle trop ardent pour une coutume que pourtant il révere lui-même. Son grand ouvrage tout entier le fait connaître comme un homme aussi sage qu'instruit ; ce n'est point pour briller qu'il l'a écrit ; rien n'y décèle la passion, et tout y inspire la confiance.

« Le livre du savant Théophile d'Antioche contre Marcion est perdu, et il ne nous reste qu'un fragment léger de celui de Rhodon contre le même docteur ; mais saint Clément d'Alexandrie, plus instruit qu'eux, nous dédommage en quelque sorte de toutes ces pertes, et l'intervalle qui le sépare

de saint Irénée est peu considérable^[1]. Né dans le paganisme, soit en Grèce, soit en Égypte, saint Clément fit ses premières études à Athènes, voyagea plus tard en Asie, et finit par s'établir dans Alexandrie, le centre de toutes les connaissances du monde civilisé. Bientôt, porté à la place de saint Pantène, comme chef de l'école d'érudition que les Chrétiens avaient fondée dans Alexandrie, pour qu'elle leur fournît des hommes capables de lutter à la fois contre les philosophes et les hérétiques, il se trouvait dans l'obligation de suivre toutes les doctrines de son temps. En présence de ces philosophes qui ressuscitaient les traditions de la mythologie la plus antique pour leur prêter les idées de spéculation les plus récentes, en présence de ces sectaires qui paraissaient déterminés à faire entrer dans le Christianisme les théories les plus secrètes de la Perse et de la Chaldée, de la Judée et de l'Égypte, saint Clément était, par sa position, forcé d'étudier l'histoire et la philosophie, les systèmes de la religion et ceux de la mythologie. Aussi ses ouvrages, et surtout ses *Stromates*, sont-ils une mine inépuisable de données les plus précieuses sur son temps et sur l'antiquité. Voyons d'abord, d'après ces écrivains, quelle a été l'origine du gnosticisme.

« Platon, qui avait hérité de la doctrine de Pythagore, appelait *gnôsis* la partie transcendante de la philosophie. Pour lui, les choses véritables, les choses réelles, ce sont les idées ou les types, les intelligences d'après lesquelles ont été créées toutes les choses visibles qui ne sont qu'autant de phénomènes transitoires. La seule véritable philosophie était, selon lui, la connaissance du monde intellectuel ; et c'est ainsi que les gnostiques définissaient la science. Ainsi que Platon ils

s'occupent principalement du *On*, de celui qui est par lui-même éternel, immuable, seul parfait, et de ses développements ou de ses émanations, en un mot de ses *Æons*, qui répondent aux *idées* de Platon.

L'école judaïque d'Alexandrie, fondée par Aristobule et Philon, voulut expliquer le code des Juifs par le moyen du système allégorique.

Philon dit que l'Être suprême est la lumière, que son image est le *Logos*, forme plus brillante que le feu. Le *Logos* demeure en Dieu ; car c'est dans son intelligence que l'Être suprême se fait les types et les idées. Le *Logos* est le véhicule par lequel Dieu agit sur l'univers. Le *Logos* étant le monde des idées, le *Kosmos* au moyen duquel Dieu a créé les choses visibles, il est le *Theos presbuteros* en comparaison du monde qui est aussi Dieu. Dieu est seul sage ; il s'est uni avec la *Sophia*, la science ; il lui a communiqué le germe de la création, et elle a enfanté le monde matériel.

Dieu a donné à l'homme l'âme ou l'intelligence ; mais, dans son état actuel, l'âme humaine possède un élément qui n'est pas de Dieu ; car elle se compose d'un principe rationnel et d'un principe irrationnel. Dieu n'a fourni que le premier qui répond au *Logos* et au *Noûs* (intelligence) ; le second, le principe anti-rationnel, celui des penchants et des passions qui enfantent le désordre, provient de ces esprits infernaux qui remplissent les airs comme ministres de Dieu. L'état actuel de l'homme est bien différent de son état primitif.

Tout cet ensemble d'opinions que l'Être suprême est un foyer de lumières dont les rayons ou les émanations pénètrent l'univers ; que les lumières et les ténèbres, principes ennemis

de tout temps, luttent continuellement ensemble pour s'arracher la domination du monde ; que le monde a été créé, non par l'Être suprême, mais par un agent secondaire, qui n'est autre chose que sa parole, et suivant des types qui ne sont autre chose que ses idées, et avec une intelligence, une *Sophia*, qui n'est autre chose qu'un de ses attributs ; que le monde visible est l'image du monde invisible ; que la plus pure essence de l'âme humaine est l'image de Dieu ; que l'âme a préexisté au corps ; que le but de son exigence terrestre n'est autre que celui de se dégager du corps qui n'est que sa prison ou son sépulcre ; et qu'elle s'élèvera dans les régions supérieures, dès qu'elle sera purifiée par cette existence, voilà le fonds où ont puisé les gnostiques, et si l'on veut y faire attention, c'est dans la fusion qui s'opéra parmi les Juifs, transplantés sur les bords de l'Euphrate et du Tigre, entre leurs doctrines et celles de la Perse, qu'il faut chercher l'origine du gnosticisme : ce sont les doctrines persanes transportées par les Juifs dans la ville d'Alexandrie et confondues par leurs meilleurs écrivains, avec celles de leurs livres sacrés et celles du platonisme, qui forment les éléments de la *gnôsis*.

Dans le système de Zend-Avesta, l'Être suprême est qualifié de *temps sans bornes*. Le commencement de la création se fit par émanation. La première émanation de l'Éternel fut la lumière primitive, et de cette lumière sortit le roi de lumière Ormuzd. Au moyen de la parole, Ormuzd créa le monde pur. Il en est le conservateur et le gage ; il est un être saint et céleste, il est l'intelligence et la science.

Ormuzd, le premier-né *du temps sans bornes*, commença par créer, d'après son image, six génies nommés *Amshaspands*, qui

sont ses organes auprès des esprits inférieurs, auprès des hommes. Ces génies, dont Ormuzd est le premier, sont des deux sexes, et les kabbalistes et les gnostiques les ont adoptés dans leurs systèmes avec cette distinction.

La seconde série des créations d'Ormuzd fut celle des *Yzeds*, qui veillent avec lui, ils sont les modèles des hommes. Leur chef est Mithra ; ils sont au nombre de vingt-huit.

Le troisième ordre des esprits purs est celui des *Ferouers*, qui sont les pensées d'Ormuzd. Ils purifieront les hommes du mal lors de la résurrection.

La création de ces chefs, et de ces armées célestes, était devenue nécessaire. Le second, né de l'Éternel, Ahriman, émané, comme Ormuzd de la lumière primitive, et pur comme lui, mais ambitieux et plein d'orgueil, était devenu jaloux du premier-né. Sa haine et son orgueil l'avaient fait condamner par l'Être suprême à habiter, pendant une période de douze mille ans, le noir empire des ténèbres. Mais Ahriman avait créé une foule innombrable de mauvais génies, de *Dews*, qui remplissaient le monde et y disputaient partout l'empire à Ormuzd et à ses auxiliaires. Aux sept *Amshaspands* étaient opposés sept *Archidews*, attachés aux sept planètes. Aux *Yzeds* et aux *Ferouers* résistait l'immense corps des *Dews*, répandant tous les maux de l'ordre physique et moral. Ils étaient comme les bons génies des deux sexes. Le dragon était l'image de leur chef Ahriman.

Bientôt la guerre était descendue sur la terre. Ormuzd, après un règne de trois mille ans, avait créé le monde matériel en six périodes, appelant successivement à l'existence la lumière, l'eau, la terre, les plantes, les animaux et l'homme. Ahriman

avait concouru à la formation de la terre et de l'eau, puisque les ténèbres étaient déjà dans ces éléments et qu'Ormuzd n'avait pu en exclure leur maître.

Il en avait été de même de la création de l'homme. Ormuzd avait produit, par sa volonté et sa parole, un être qui était le type et la source de vie universelle pour tout ce qui existe sous les cieux ; mais son adversaire était parvenu à le tuer dans la forme dont il était revêtu ; et lorsque Ormuzd eut fait venir des semences recueillies et épurées de cet être, le premier couple des hommes, Meschia et Meschiana, son ennemi, avait trouvé moyen de séduire et de corrompre encore ces derniers. Non-seulement il avait altéré de cette manière la nature des hommes, il avait encore opposé aux bons animaux appelés à l'existence par Ormuzd, des animaux aussi méchants que les loups, les serpents et les insectes vénéneux, et en général il avait répandu le mal et la mort sur toute la création.

La kabbale appartient plus à la Palestine qu'à l'Égypte. Elle appartient aux Juifs de la Palestine, et non aux Juifs d'Alexandrie.

L'idée de l'émanation est pour ainsi dire l'âme, le caractère essentiel de la kabbale. La kabbale semble remonter au temps de l'exil.

Suivant la kabbale, comme suivant la doctrine de Zoroastre, tout ce qui existe est émané d'une source de lumière infinie. Avant toutes les choses, existait l'être primitif, *le vieux des jours*, l'ancien roi de la lumière. C'est ce roi de lumière qui est le tout, il est la cause réelle de toutes les existences, il est infini, il est *lui*, il est un œil fermé.

Le monde est la révélation du roi de lumière et ne subsiste qu'en lui. Mais ce n'est encore que son manteau. Tout étant émané de l'Être suprême, plus un être est rapproché de lui, plus il est parfait, plus il s'en éloigne sur l'échelle des émanations, plus il perd en pureté.

Avant la création des mondes, la lumière primitive remplissait tout, ensorte qu'il n'y avait point de vide ; et lorsque l'Être suprême, qui existait dans cette lumière, résolut de déployer et de manifester ces perfections dans des mondes, il se retira en lui-même et forma autour de lui un espace vide, dans lequel il laissa tomber sa première émanation, rayon de lumière, qui est la cause, le principe de tout ce qui existe ; qui réunit à la fois la forme génératrice et conceptive, qui est père et mère dans le sens le plus sublime, qui pénètre tout et sans lequel rien ne saurait subsister. C'est de cette double force désignée par les deux premières lettres du mot *Jehovah*, qu'est émané le premier-né de Dieu, la forme universelle et le contenant général de tous les êtres uni avec l'infini par le rayon primitif. C'est lui qui est le créateur, le conservateur et le principe animant du monde. Il est lumière de lumière, ayant les trois forces primitives de la divinité, la lumière, l'esprit et la vie. Comme il a reçu ce qu'il donne, la lumière et la vie, il est également considéré comme principe générateur et conceptif, comme homme primitif, Adam Kadmon.

Adam Kadmon s'est révélé en dix émanations qui pourtant ne sont pas des êtres, qui ne sont que des sources de vie, des vases de toute puissance, des types de création, ce sont la *couronne, la sagesse, la prudence, la sévérité, la beauté, la victoire, la gloire, le fondement et l'empire*. On voit que ce sont

là proprement les attributs de l'Être suprême.

Ces dix *Sephiroth* ont servi de types, suivant lesquels la création s'est faite ; et c'est d'elle que sont émanés quatre degrés d'êtres ou quatre mondes, nommés *Aziluth*, *Briah*, *Jezirah* et *Asiah*, c'est-à-dire les mondes d'émanation, de création, de formation et de fabrication.

Le monde d'émanation, uni immédiatement avec Adam Kadmon, est le plus pur ; les autres vont de déchéance en déchéance ; le monde de fabrication est le monde matériel. Cependant, dans tout ce qui existe, il n'y a rien de purement matériel ; tout vient de Dieu par irradiation, tout subsiste par le rayon divin qui pénètre la création ; tout est uni par l'esprit de Dieu, qui est la vie de la vie ; *tout est Dieu*. Aussi les kabbalistes considèrent-ils l'ensemble des choses comme une grande et unique chaîne des intelligences, qu'ils classent entre *trente-deux parts*. Ces *trente-deux* intelligences ne sont pourtant pas non plus des êtres ; ce sont des éléments, des *énergies* d'où se forment des substances et des êtres.

L'immense chaîne des êtres qui, en dernière analyse, sont tous émanés de Dieu, mais qui offrent par la succession des émanations une variété infinie d'existences, est répartie et classée d'une manière analogue à la nature de chacun d'eux. Le monde *Aziluth* est habité par les *Parzuphim*, les plus pures émanations de Dieu, qui existent par elles-mêmes, et qui n'ont rien de matériel. Les habitants de *Briah* sont d'un rang inférieur, ils sont les ministres d'*Aziluth* ; mais ils sont encore immatériels. Ceux de *Jézirah*, un peu moins purs, sont les serviteurs de *Briah*, et l'on distingue parmi eux les chérubins, les séraphins, les hélachins, les élohims et les béneiélochims.

Ceux d'Asiah, au contraire, qui sont le plus éloignés du grand roi de la lumière, sont des êtres matériels, des esprits méchants, des klippoth, de grossières enveloppes d'émanations ; ils sont des deux sexes. Leur chef est Bélial ; ils combattent le règne du bien, et séduisent les hommes^[2].

Les erreurs, les guerres, les séductions, le mal qui en est la source, et, en général, cette affligeante scission des esprits purs et des mauvais génies, n'existaient pas dans l'origine ; tout était uni, tout était plein de la même lumière divine, tout était pur. Une révolution funeste, *la chute des sept rois* qui tombèrent en désordre, est venue déranger l'univers et en troubler l'harmonie. La création tout entière allait être compromise. Cependant le Créateur tira des sept rois le principe du bien et de la lumière, et la distribua sur les quatre mondes ou les quatre classes d'êtres, en sorte que ceux des trois premières classes reçurent des intelligences pures, unies en amour et en harmonie, tandis que la quatrième n'eut que les grossières enveloppes de l'empire de la lumière, avec quelques faibles rayons de cet empire.

Lorsque la lutte qui s'est établie entre les klippoth et les bons anges sera parvenue au période déterminé, lorsque ces esprits enveloppés de ténèbres auront assez longtemps et en vain essayé d'absorber la vie et la lumière divine, l'Éternel viendra lui-même les corriger ; il les délivrera de la matière qui les captive, ranimera et fortifiera le rayon de lumière et la nature spirituelle qu'ils possèdent, et rétablira dans tout l'univers la primitive et sainte harmonie qui en fait la félicité.

L'âme de l'homme prend en dernier lieu son origine dans l'Être suprême ; mais elle tient plus immédiatement encore aux

quatre mondes des esprits ; aussi se compose-t-elle de quatre parties distinctes ; du *Nephesch*, qui provient de l'Asiah, et qui est le siège des appétits physiques ; du *Ruach*, qui émane du Jézirah, et qui est le siège des passions ; du *Neschaah*, qui est sorti de Briah, et qui constitue la raison ; enfin du *Chaiah* qui est émané d'Aziluth, et qui est le véritable principe de la vie spirituelle.

Toutes les âmes du genre humain ont préexisté dans le protoplaste, et se sont corrompues avec lui par l'influence des mauvais esprits. Elles sont reléguées dans des corps pour y expier leurs fautes, et pour s'y exercer dans le bien. C'est par la prière et la vertu qu'elles peuvent se dégager de leur enveloppe. Celles qui, en quittant le corps qu'elles habitent, ne seront pas assez pures pour entrer dans le monde Aziluth, recommenceront une nouvelle migration jusqu'à ce qu'elles soient dignes de prendre part, avec les esprits de lumière, à la contemplation de l'Être suprême dont la splendeur remplit l'univers.

C'est à Alexandrie que vinrent se réunir les doctrines persane, judaïque et grecque, et que commença le gnosticisme.

L'affluence dans Alexandrie des philosophes et des doctrines de tous les peuples a dû nécessairement modifier plus d'une fois le langage de cette poignée de Grecs, que le génie d'Alexandre transporta aux extrémités de l'Égypte, et que le destin rendit bientôt dépositaires de tout ce que l'esprit humain avait jusqu'alors produit de systèmes. Alexandrie devint le théâtre de tous les événements et de toutes les révolutions, de toutes les combinaisons qu'ils enfantent. Dans les

commencements ce fut le platonisme qui domina : bientôt il s'associa le pythagoréisme et le péripatétisme ; mais aucun de ces systèmes n'avait plus sa primitive pureté, et aucun ne conserva celle qu'il avait encore. Les antiques doctrines de l'Égypte et de la Grèce, les enseignements mystérieux de la Thrace et de la Samothrace, d'Éleusis et de Saïs, pénétrèrent dans les trois principaux systèmes de la Grèce ; et des doctrines, qui n'avaient eu jusqu'alors ni contact, ni affinité avec eux, vinrent se combiner avec leurs principes, ou du moins s'alimenter à leur source. Dans la personne d'Aristobule, le judaïsme s'empara d'Aristote ; dans celle de Philon, il s'implanta le platonisme ; les esséniens et les thérapeutes réunirent ce que les prêtres de l'Égypte et de la Perse, ce que Pythagore et Platon leur offraient de plus sublime, et les kabbalistes renchérissant sur eux, firent entrer dans leurs enseignements le zoroastrisme presque tout entier.

De deux révolutions nouvelles, opérées sur cet important théâtre, sortirent, après l'établissement du Christianisme, deux doctrines nouvelles, celle des gnostiques et celle des nouveaux platoniciens.

Pour suivre le développement de la secte des gnostiques, il faut se rappeler que, lorsque saint Paul déclara que le Christianisme devait s'adresser à toutes les nations et se dépouiller des formes légales des Juifs, des sectaires, partisans du système opposé à celui de ce grand apôtre, se formèrent, se répandirent dans toute la Palestine, la Syrie et quelques îles. Ces sectaires, connus sous le nom d'ébionites et de nazaréens, familiarisés avec les opinions des esséniens, des thérapeutes, de Philon et des kabbalistes, se trouvèrent fort rapprochés des

gnostiques.

Plus le Christianisme se répandait en Égypte, en Orient et en Grèce, plus il devait acquérir de partisans, qui alliaient au désir de recevoir des lumières l'orgueil d'en donner. Les hommes qui avaient vu ce qui s'était passé avant eux sachant avec quelle facilité les opinions persanes, assyriennes et chaldéennes, s'étaient jadis confondues sur les bords du Tigre et de l'Euphrate, les opinions égyptiennes et grecques sur les bords du Nil, les opinions persanes et judaïques sur les bords du Jourdain, devaient se flatter que les idées chrétiennes se mêleraient à leur tour avec celles de toutes les régions où elles venaient pour s'établir.

Simon le samaritain et Cérinthe paraissent avoir été les premiers gnostiques. On trouvera dans saint Irénée l'explication de leurs systèmes, et jusqu'où est tombée l'école de Simon. Cette école se divisa, et elle se partagea en plusieurs sectes dont nous ne connaissons plus que les noms. Ces sectes tombèrent bientôt dans l'oubli. Tel fut le sort des cléobiens, des gorthéniens, des masbathéens, des adrianites, des eutychètes, et des douzléens.

Les ménandriens firent exception.

Ménandre fut le véritable chef de l'école après la mort du maître ; il éclipsa tous les autres simoniens ; aussi se disait-il envoyé par la puissance suprême de Dieu, ambition que, depuis lui, parmi tous les chefs de systèmes, Montanus, Manès et Mahomet ont seuls répétée, chacun à sa manière. Il baptisait par son propre nom, et son baptême conférait l'immortalité et le pouvoir de vaincre les puissances intellectuelles qui gouvernent ce monde. Ménandre différait en cela de Simon,

dont la doctrine seule affranchissait les siens du pouvoir des anges. Quant à l'immortalité, il la promettait de telle sorte que ses disciples, toujours jeunes, ne devaient sentir ni les approches de la mort, ni celles de la vieillesse.

Ménandre, comme Simon, avait paru du vivant des derniers apôtres. Le troisième des précurseurs immédiats du gnosticisme fut Cérinthe. Il ne se disait ni dieu, ni puissance de dieu, ni messie, ni prophète ; seulement, suivant Eusèbe, il s'attribuait des révélations de la part des anges.

Originaire de la Judée, il avait habité la Judée, et s'y était familiarisé avec l'école allégorique de Philon. Ces études déterminèrent son amour pour les rites du mosaïsme auxquels l'allégorie prêtait des idées si profondes. Il en désirait la conservation dans le Christianisme. Son opposition en Palestine contre les apôtres le conduisit dans l'Asie proconsulaire. Il espérait là plus de liberté, car, quoique on doive le considérer comme chrétien judaïsant, il se plaçait trop au-dessus du vulgaire, pour vouloir se rattacher à ce parti, d'ailleurs nombreux en Palestine. Il joignait au Christianisme des principes de l'école d'Égypte et de la philosophie orientale. Avec Philon, la Kabbale, le Zend-Avesta et tout l'orient, il admettait entre l'Être suprême et le monde matériel une distance et une antipathie trop grande pour attribuer au premier la création du second. Une puissance inférieure, qui ne connaissait pas l'Être suprême, et qui en était séparée par une série d'Æons, avait créé le monde.

Simon avait considéré le judaïsme comme l'institution d'un esprit secondaire, d'un de ces anges auxquels Cérinthe attribua le monde. Cérinthe regarda l'auteur de la loi, non-seulement

comme un agent subalterne, mais comme un mauvais esprit.

Précurseur des gnostiques, Cérinthe paraît avoir été celui des ébionites. Les nicolaïtes furent encore une branche de la gnôsis.

Ce fut sous le pontificat d'Anicet, contemporain de saint Polycarpe, qu'avait formé saint Jean, que se montrèrent les écoles des gnostiques. C'était vers l'année 120 de notre ère. On les vit bientôt s'élever en Syrie comme en Égypte, en Italie comme en Asie mineure.

Si nous donnons aujourd'hui à tous ces dissidents le nom commun de *gnostiques*, ce n'est pas qu'ils l'aient pris eux-mêmes, ni qu'ils l'aient tous mérité au même degré, ni qu'ils se soient tous considérés comme des frères, ce n'est que dans les derniers temps que les partis gnostiques se sont rapprochés pour soutenir une cause commune.

Les uns, marchant sur les traces des kabbalistes, faisaient dériver *la connaissance*, *gnôsis*, d'une antique révélation ; les autres, semblables à Philon, regardaient l'intuition extatique du monde extérieur comme la véritable source de la science ; d'autres, plus chrétiens, bornaient toutes leurs prétentions à tenir leur doctrine de quelque disciple de Jésus-Christ, plus capable que les autres de saisir l'enseignement du Sauveur dans toute sa pureté. Aucune école de gnostiques ne donna la raison de l'homme pour source du système qu'elle professait.

Les grandes écoles auxquelles se rattachent toutes les sectes gnostiques sont celles de la Syrie, de l'Égypte et de l'Asie mineure.

Les deux premiers chefs des écoles de Syrie et d'Égypte sont

Saturnin et Basilide, tous deux syriens. L'un et l'autre sont considérés comme élèves de Simon, de Ménandre et de Cérinthe. Il faut donc considérer la Syrie comme le premier foyer de cette erreur. L'idée dominante de l'école de Syrie est le dualisme de l'Asie centrale, ou les deux principes. En Égypte, c'est l'idée de la matière, dans le sens de l'école platonique, qui prédomine, avec ses attributs du vide, des ténèbres et de la mort, en sorte qu'elle ne s'anime que par la communication d'un principe de vie divine. Ce qui résiste à cette communication est satan ou bien la matière, c'est-à-dire ce qui ne participe pas à Dieu, qui est tout, est considéré négativement et par abstraction comme la limite de ce qui existe ; ce qui réduit le dualisme en panthéisme. Là, en Syrie, le dualisme, d'accord avec le parsisme, admet au contraire un second principe intellectuel, très-actif dans son empire des ténèbres, et très-audacieux contre l'empire des lumières.

Quant à l'origine du monde intellectuel et du monde inférieur, toutes les écoles gnostiques sont d'accord sur les deux principes de l'émanation et de la création par le Demiurgos. Le monde intellectuel est le déploiement des facultés de l'Être suprême, du Père inconnu ; le monde inférieur, au contraire, est loin d'être l'ouvrage de Dieu, il est celui d'une puissance inférieure. Mais quant à la nature de cette puissance, et au mode de ses créations, les écoles de Syrie et d'Égypte se partagèrent suivant l'influence du parsisme sur l'une, et du platonisme sur l'autre. L'école d'Égypte se rattache d'un côté aux idées de Philon sur la création du monde par les anges et les ministres de Dieu, ayant à leur tête un chef qui gouverne tout ; et d'un autre côté aux idées de l'âme du

monde, telle que l'enseignaient les Platoniciens, c'est-à-dire créant et agissant dans le monde visible comme agent de l'intelligence suprême, tâchant d'y réaliser les idées que lui communique cette intelligence et qui surpassent ses conceptions.

Dans l'école d'Égypte le Demiurgos était un être moins parfait que Dieu, mais il n'était pas un mauvais génie. Dans l'école de Syrie le Demiurgos était l'ennemi de Dieu.

Des directions aussi divergentes sur les principes constitutifs de la théorie ont dû en faire naître d'analogues dans la pratique. L'école de Syrie, regardant la création comme l'ouvrage d'une puissance ennemie de Dieu, a dû se livrer à un ascétisme beaucoup plus rigoureux que celui de l'école d'Égypte qui, avec son mépris des lois du judaïsme, en est venue jusqu'au mépris des lois morales et de toute législation positive, à la législation de la nature.

L'école de Marcion, qui est la troisième, est une émanation des écoles de Syrie et d'Égypte ; elle s'en distingue pourtant par ses tendances plus pratiques et par une sorte d'éloignement pour les spéculations purement métaphysiques. Ainsi que celles d'Égypte, elle s'est partagée à son tour en plusieurs branches, et ce phénomène était d'autant plus inévitable qu'originnaire à la fois de la Syrie et de l'Asie mineure, elle se forma à Rome, se répandit delà en Égypte, en Syrie, en Palestine et dans plusieurs autres contrées.

Puisque nous avons parlé de l'école de Syrie, il est bon de faire connaître la cosmogonie phénicienne, telle que la présente Sanchoniaton, parce qu'elle a eu de l'influence sur le gnosticisme syrien.

Selon Sanchoniaton, le principe de toute chose est un être moitié matériel, moitié spirituel ; c'est à la fois un air ténébreux, animé, fécondé par l'esprit et un chaos désordonné couvert de ténèbres. Ce principe est infini.

L'esprit fut bientôt saisi du désir de s'unir avec ses propres principes, et cet amour a été l'origine de la création. La première union produisit le *mot*, la matière ou la mère qui servit à créer, d'où s'échappa toute semence de création et de génération. De certains êtres supérieurs, élevés au-dessus des sens, naquirent d'autres êtres doués d'intelligence et nommés les contemplateurs du ciel.

Vint ensuite le tour des corps célestes, des phénomènes de la lumière et du vent, du tonnerre, des habitants de l'air, de la terre et de la mer. C'est par une sorte de réveil sensible que les êtres sensibles passent à une existence animée.

La création de l'homme rappelle plusieurs autres anthropogonies. Les premiers mortels furent Eon et Protogonos, c'est-à-dire l'être qui dure un certain temps et le premier-né. Ils furent faits par l'Esprit, la voix de Dieu, et sa femme *Baavt* la nuit ; c'est-à-dire que la volonté de Dieu les fit sortir de la non-existence. Leurs enfants, nommés *Génos* et *Généa*, ont habité la Phénicie. Ils étaient déjà tellement éloignés de l'Être suprême, du Père inconnu, qu'ils adorèrent le ciel, le prenant pour le souverain maître des choses. Cependant une race d'enfants de lumière, portant les noms de lumière, de feu de flamme, est descendue de *Génos* et de *Généa*, et cette race a été suivie d'une race de géants auxquels on a donné dans le cours des siècles, les noms des montagnes qu'ils avaient habitées. Les générations se sont continuées ainsi, toujours en

descendant, et produisant deux à deux les chefs des divers travaux de la vie terrestre. Quelques-uns de ces chefs ont été honorés d'un culte spécial par leurs neveux. *Agros* et *Agrotis* qui ont appris aux hommes à cultiver les champs et qui ont été élevés jusqu'aux dieux, ont eu pour fils *Amynos* et *Magos*, les pères de *Mysoreth* et de *Sydyk*, mortels si célèbres qu'ils ont passé dans les rangs des dieux, ainsi que leurs enfants, *Taout* et les *Cabises*, inventeurs de l'écriture et de la navigation. Leur contemporain *Eliun* et sa compagne *Péryth* furent également des êtres d'un ordre élevé ; ils ont donné le jour à *Autochton*, qui fut depuis nommé *Uranos*, et à sa sœur *Gê*. *Eliun* ou *Hypsistos* fut encore placé parmi les dieux. Son fils, lui ayant succédé, a donné le jour à *Kronos*, *Betylos*, *Dagon* et *Atlas*. *Kronos*, qui avait pour secrétaire *Hermès*, versé dans tous les arts, et surtout dans celui de la magie, fut le père de *Perséphoné* et d'*Athena* ; ses compagnons étaient les *Elohim* ; ses épouses, *Astarté*, *Rhêa* et *Dioné* ou *Baaltis* ; ses fils, *Kronos*, *Zeus-Bel* et *Apollon*. La gloire de ces derniers fut pourtant éclipsée par celle d'*Asclépios*, fils de *Sydyk* et par celle de *Melkarth*, petit-fils d'*Uranos*. *Melkarth* devint même, dans la suite des temps, la principale divinité des Phéniciens.

Tels sont les principaux traits des antiques doctrines phéniciennes. La Perse, la Chaldée, l'Égypte, la Judée et la Grèce s'y trouvent représentées.

Ainsi, nos lecteurs ont maintenant les éléments dont se composent les doctrines de Saturnin et de Bardesane, principaux chefs de l'école gnostique de Syrie.

Cerdon et Marcion appartiennent à l'école et aux sectes gnostiques de l'Asie mineure et de l'Italie. Les fondateurs

étaient originaires, l'un de la Syrie, l'autre de l'Asie mineure.

Basilide et Valentin appartiennent aux écoles et aux sectes des gnostiques d'Égypte.

Pour bien comprendre les idées de ces gnostiques, il est nécessaire d'exposer le système religieux des Égyptiens.

Ainsi que dans les systèmes de Zoroastre, de la kabbale et des gnostiques de la Syrie, l'Être suprême des Égyptiens, Anon et Amon-Ré est un Dieu occulte et caché ; il est l'obscurité inconnue, l'obscurité au-dessus de toute intelligence. Amon est la source de la vie divine ; il est le *Plerum*, car il comprend toutes choses en lui-même ; il est la lumière, car il est le Dieu soleil ; il ne crée rien, mais tout émane de lui. Lorsque le moment de créer fut venu, l'Être suprême, qui ne pouvait opérer la création directement, fit sortir de lui, *par sa voix*, ce qui rappelle le *Logos*, un être femelle qu'il féconda et qui devint la mère divine de toutes choses, ce fut *Néith*. *Néith* ne formait qu'un tout avec l'Être suprême, ce ne fut que le principe générateur femelle. On peut comparer *Néith* avec la pensée primitive. Elle est la force qui met tout en mouvement : elle est une divinité de lumière ; car le soleil est son fils, et la fête des lampes de Saïs se célébrait en son honneur.

Après Amon le dieu Mendès est l'un des plus anciens du système de l'Égypte. La compagne de ce Dieu pourrait être la déesse Sovan (Sythia), qui est la déesse protectrice de la maternité. Les syzigies divines qui se succédèrent ne sont qu'autant de manifestations ou d'émanations les unes des autres.

Un autre déploiement de l'Être suprême est Chnoubis, le

Cneph d'Eusèbe. Il est le demiurge ou la puissance créatrice, il est aussi la puissance de la vie et de la mort. Quelques analogies pourraient lui faire associer la déesse *Sati* qui est la Junon égyptienne. Elle porte le titre de fille du soleil, et doit être par conséquent plus jeune que Bouto, mère du soleil, épouse de Phthathoré, qui est une forme subséquente de Cnouphis. Le déploiement le plus remarquable est celui de Phtha. Le demiurge Cnouphis voulant réaliser la création conçue dans Néith, intelligence suprême, fit sortir de sa bouche, c'est-à-dire produisit par la parole un œuf, c'est-à-dire l'univers, ou du moins la matière de l'univers, renfermant en elle-même l'ouvrier, l'agent divin, l'intelligence qui devait tout disposer. La syzygos de ce dieu pourrait être la déesse Anonké, la Heré ou l'Istia des Grecs.

Le dernier membre de l'ogdoade supérieure et le premier de la duodécade qui s'y rattache est le Dieu Phré, le soleil. Sa compagne est *Zéphé* (Uranie). Tiphé avec les sept corps célestes, tous animés, tous spiritualisés, suivant les anciennes croyances, est le type d'Ana Sophia et des sept esprits planétaires qui président avec elle au gouvernement du monde sublunaire.

On sait que les Égyptiens admettaient trois émanations successives ou trois ordres de divinités, composées, le premier de huit, le second de douze, et le troisième de dix ou de trois cent soixante-cinq dieux. On peut remarquer les rapports entre la théogonie égyptienne et le gnosticisme, ce sont les opinions d'une ogdoade émanée par syzygies d'un père inconnu ; d'une duodécade émanée de l'ogdoade, et d'une décade émanée de la duodécade, et se combinant avec le nombre de trois cent

soixante intelligences.

Après les modifications de l'ogdoade venaient celles de la duodécade. Nous n'en parlerons pas ici.

Ce qui est clair, c'est que les écoles gnostiques d'Égypte ont trouvé dans les anciennes doctrines de ce pays, non-seulement leurs idées fondamentales d'un être suprême inconnu, originairement caché, se révélant successivement par une suite d'êtres qui émanent, soit de son sein, soit les uns des autres par syzygies, qui gouvernent en son nom le monde visible, dont l'un, son agent et son organe particulier est le créateur, et dont les autres se partagent avec lui le gouvernement, tandis que d'autres encore conduisent les mortels auxquels ils ont communiqué, en créant leurs âmes, quelques rayons de la vie divine émanée de l'Être suprême ; c'est ainsi que les gnostiques ont trouvé en Égypte non-seulement les idées fondamentales de l'émanation des dieux et des âmes humaines du sein de Dieu, mais encore une foule de théories accessoires avec tous les symptômes et les emblèmes qu'y rattachaient les anciennes initiations.

Basilide et Valentin sont les gnostiques de l'école d'Égypte. Basilide naquit en Syrie. Il doit avoir entendu Ménandre, le continuateur de Simon. S'étant rendu en Égypte comme Cérinthe, dont les dernières années touchaient à son enfance, il y subit des influences qui le conduisirent à une nouvelle doctrine gnostique. Il l'enseigna dans Alexandrie, et il est probable qu'il ne quitta plus cette ville. Les doctrines qu'il y trouva expliquent parfaitement la sienne ; c'étaient les anciens enseignements de l'Égypte, modifiés par des relations avec la Judée, la Perse et la Grèce ; c'étaient les théories du platonisme

et du pythagorisme, modifiées par Aristobule et Philon ; c'étaient les croyances chrétiennes altérées par leur alliance avec l'érudition alexandrine.

Basilide prétendit ne pas innover, il disait avoir reçu son enseignement de Plaucia, interprète de saint Pierre. Basilide, pour expliquer l'origine du mal adopta l'idée des deux principes.

Les basilidiens ne publièrent rien, et leurs écoles se perdirent, tandis que celle de Valentin s'élevait.

Valentin, que saint Irénée place à la tête des gnostiques, paraît avoir été d'origine judaïque, mais élevé dans le Christianisme, au milieu de toutes les opinions que les sages et les savants agitaient alors dans la capitale de l'Égypte, sa patrie. Il est probable qu'il connut encore jeune la doctrine de Basilide. Il commença à se faire remarquer par son enseignement vers l'an 136. Ses ouvrages sont perdus pour nous, mais il nous reste quelques fragments de ses lettres, de ses traités, de ses homélies ; et saint Irénée, saint Clément d'Alexandrie et Origène nous donnent sur ses écrits des renseignements abondants.

Il resta quelques temps uni en apparence à l'Église. Ce qui pouvait le rendre suspect à une époque qui touchait aux derniers jours de saint Jean, c'était sa prétention de posséder seul la véritable doctrine chrétienne, c'est-à-dire les secrets communiqués par le Sauveur aux apôtres, ou la tradition de Théodus, disciple de saint Paul. Avec une pareille prétention, il ne pouvait guère tarder à se trahir. Il précipita lui-même la découverte de ses erreurs en quittant la ville d'Alexandrie pour Rome où l'enseignement était beaucoup plus surveillé, et où

les principaux chefs du gnosticisme, Simon et Marcion, paraissent ne s'être rendus que pour se faire condamner. Il y arriva vers l'an 140 de notre ère, y fut excommunié jusqu'à trois fois, et finit par se rendre en Chypre où il se forma un nombreux parti.

Le système de Valentin est très-bien exposé par saint Irénée.

Quels sont les êtres dont parle Valentin ou les allégories ? Où en a-t-il pris les noms et les modèles ? Son ogdoade n'est que l'Être suprême en manifestations. La década et la duodécade qui font partie du Plerum en seconde et en troisième ligne ne sont encore que des manifestations de l'Être suprême.

Valentin a cherché dans ses spéculations à résoudre deux grands problèmes : celui du mélange du bien et du mal qu'on remarque partout dans l'ordre actuel des choses, et celui de la formation de la matière par un être intellectuel. La différence entre la matière et l'esprit, et leur incompatibilité lui semblaient telles, qu'il ne s'expliquait leur rencontre et leurs rapports qu'au moyen d'une longue série d'êtres qu'il plaçait entre l'un et l'autre.

En Égypte, à Rome, en Chypre, Valentin eut de nombreux partisans. Ceux des successeurs de Valentin qui acquirent le plus de célébrité, par les modifications qu'ils firent dans le système de leur maître, furent Secundus, Épiphane, Isidore, Ptolémée, Marcus, Colorbasus, Héracléon, Théodote et Alexandre. Axiomius seul resta fidèle aux dogmes de Valentin.

Les valentiniens finirent dans la démoralisation la plus complète. Ils prétendirent que les spirituels ne pouvaient se corrompre, et se permirent les plus grands désordres ; ils

osaient se nommer la *semence d'élection*.

M. de Matter termine ainsi son histoire du gnosticisme :

« Sous quelque point de vue que nous puissions l'examiner, soit dans ses doctrines, soit dans son culte, soit dans son influence sur ses partisans, soit dans celle qu'il exerça sur les autres sectes philosophiques ou religieuses, le gnosticisme occupe dans les annales du genre humain une place des plus remarquables. Celui dont l'esprit, en lisant l'histoire, aime à rechercher les causes de cette vaste et rapide succession d'événements, trouvera que le gnosticisme forme un chapitre assez curieux dans les travaux de l'humanité.

Nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de leur avoir fait connaître tous ces détails, sans lesquels il serait difficile de comprendre saint Irénée.

1. [↑](#) Nous publierons saint Clément d'Alexandrie après saint Irénée. Il formera le quatrième volume des Pères.
2. [↑](#) Voir l'excellent ouvrage de M. Matter sur le gnosticisme, dont tous ces détails sont tirés.

LA TRADITION CATHOLIQUE D'APRÈS SAINT IRÉNÉE.

Dans le troisième livre de son *Traité contre les hérétiques*, saint Irénée combat ses adversaires par des raisonnements tirés des écrits des apôtres et de la tradition de l'Église. Quoique ces deux sources soient considérées comme le double fondement de la foi, les hérétiques ne laissaient pas néanmoins de s'en prévaloir ; car, lorsqu'on les pressait par l'autorité de l'Écriture, ils avaient recours à la tradition, et lorsqu'on leur objectait la tradition ils revenaient à l'Écriture^[1]. Afin donc de les mettre entièrement hors de combat, le savant évêque leur démontre non-seulement que ces deux choses sont entièrement conformes entre elles, mais encore que l'une et l'autre sont également contraires aux prétentions de ses adversaires. Il commence par en établir l'autorité ; et la grande raison qu'il donne pour ce qui regarde les livres des apôtres, c'est qu'ils ne les ont écrits qu'après la descente du Saint-Esprit, et après avoir reçu une connaissance entière et parfaite de nos mystères.

Pour faire ressortir contre les hérétiques toute la force de la tradition, il démontre qu'aucun des évêques qui ont succédé aux apôtres n'a enseigné que ce que l'on croyait dans toute

l'Église. Nous l'apprenons, dit-il, par ceux mêmes qui leur ont succédé depuis le commencement sans interruption, dont nous avons d'ailleurs une connaissance si parfaite, que nous pourrions en donner ici une liste exacte. Mais, pour ne nous arrêter qu'à ceux de l'Église de Rome, la plus grande et la plus ancienne connue par toute la terre, et fondée par les glorieux apôtres Pierre et Paul, nous savons que ces deux derniers choisirent Lin pour gouverner après eux cette Église. À Lin succéda Anaclet ; vinrent après, Clément, Évariste, Alexandre, Sixte, Thélesphore qui souffrit le martyre, Hygnis, Pie, Anicet, Soter, et en dernier lieu Éleuthère, qui est aujourd'hui le douzième évêque de Rome^[2]. C'est par la tradition de cette Église^[3], et par sa foi prêchée et conservée jusqu'à nous par ces dignes successeurs des apôtres que nous venons de nommer, que nous confondons tous ceux qui osent former des assemblées illicites, soit par amour-propre, soit par vaine gloire, ou par aveuglement, ou enfin par quelque autre motif que ce soit ; car c'est à cette Église, comme à la principale, que l'Église universelle, c'est-à-dire tous les fidèles, sont obligés de s'unir, parcequ'elle a toujours inviolablement conservé la doctrine des apôtres.

Saint Irénée conclut qu'on ne doit pas rechercher la vérité ailleurs que dans l'Église, où les apôtres l'ont mise comme en dépôt. Car enfin, dit-il, s'il s'élevait quelque dispute touchant la foi, à qui devrait-on recourir sinon aux Églises les plus anciennes, où les apôtres ont eux-mêmes enseigné de vive voix ? Mais que serait-ce encore s'ils ne nous avaient laissé aucune écriture ? Ne faudrait-il pas suivre l'ordre de la tradition, qu'ils ont confiée à ceux auxquels ils remettaient le

gouvernement des Églises ? C'est ce que font encore, ajoute saint Irénée, plusieurs nations barbares, qui croient en Jésus-Christ, sans papier ni encre, ayant la doctrine du salut écrite dans leur cœur par le Saint-Esprit, et gardant avec soin l'ancienne tradition.

Comme la conformité des deux Testaments est une preuve des plus fortes qu'ils ont été inspirés par le même auteur^[4], saint Irénée puise dans cette conformité même un argument victorieux en faveur de la tradition. Il démontre aux hérétiques que Jésus-Christ n'est pas venu pour détruire la loi, mais pour l'accomplir ; qu'il ne l'a point transgressée par les guérisons miraculeuses qu'il opérait le jour du sabbat, parce que la loi ne défendait en ce jour que les œuvres serviles, c'est-à-dire celles qui se faisaient par l'espoir de quelque gain.

Saint Irénée reconnaît que le nouveau Testament est plus parfait que l'ancien^[5] ; mais il soutient que cette supériorité de la nouvelle loi, bien loin de supposer la moindre contrariété entre l'une et l'autre, est au contraire une marque certaine qu'elles sont émanées d'un même principe, le plus ou le moins ne se rencontrant que dans des choses qui ont relation entre elles. Il établit encore la conformité des deux lois par d'autres raisons puissantes, entre autres par celle-ci : qu'il n'y a presque aucune page de l'ancien Testament, et surtout des livres de Moïse, où il ne soit fait mention du fils de Dieu. Il cite entre autres la fameuse prophétie de Jacob touchant la venue du Messie.

Jésus-Christ, bien loin d'abolir l'ancienne loi, en a confirmé les points principaux, entre autre les deux grands commandements de la charité envers Dieu et envers le

prochain, dans lesquels il assure lui-même que la loi et les prophètes étaient renfermés. Mais, en donnant plus d'étendue à ces préceptes, il a condamné les fausses traditions inventées par les pharisiens, abandonnant ainsi la loi de Dieu pour lui en substituer une autre de leur façon, dans laquelle ils ont ajouté, retranché, et donné des explications suivant leurs caprices. Cette loi, dit saint Irénée, se nomme encore aujourd'hui^[6] pharisaïque, et c'est celle surtout, dont se servent pour tromper les peuples, les docteurs des Juifs.

La circoncision non plus que les autres pratiques de l'ancienne loi, ne pouvaient conférer par elles-mêmes la justification parfaite ; ainsi, c'est avec raison que Jésus-Christ en a exempté les Chrétiens, d'autant plus que les motifs pour lesquels elles avaient été établies ne subsistaient plus^[7]. Il ne les a pas laissés néanmoins sans aucun sacrifice ; mais, à la place des victimes que l'on offrait dans l'ancienne loi, il a substitué le sacrifice de son corps et de son sang. Car, prenant le pain, qui est l'ouvrage de Dieu, il dit : *Ceci est mon corps* ; de même, prenant le calice, il déclara que ce qu'il contenait était *son sang*, et enseigna ainsi la nouvelle oblation du nouveau Testament, cette oblation que l'Église a reçue des apôtres, et qu'elle offre à Dieu par toute la terre, suivant ce qui a été dit par le prophète Malachie : *Du levant au couchant mon nom est glorifié parmi les nations, et en tout lieu on offre en mon nom la victime et le sacrifice pur*^[8]. Il n'y a que l'Église qui offre cette oblation pure au Créateur ; les Juifs n'ont plus de sacrifices, parce qu'ils n'ont pas reçu le Verbe, qui est lui-même la victime.

Toutefois, les hérétiques du temps de saint Irénée étaient

convaincus, de même que les catholiques, de la réalité du corps et du sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Le passage suivant de saint Irénée le prouve clairement, lorsqu'il dit^[9] : Comment pourront-ils être assurés que le pain de l'Eucharistie est le corps de leur Seigneur, et que ce qui est dans le calice est son sang, s'ils ne le reconnaissent pas pour le fils du Créateur. Qu'ils changent d'opinion à ce sujet, ou qu'ils cessent d'offrir le saint sacrifice. Comme le pain, qui vient de la terre, recevant l'invocation divine, n'est plus un pain commun, mais l'Eucharistie, composée de deux choses, l'une terrestre et l'autre céleste ; ainsi nos corps, en recevant l'Eucharistie, ne sont plus corruptibles, mais ils ont l'espérance de la résurrection.

Jésus-Christ, dit ensuite saint Irénée, au sujet de la tradition, est comme un trésor caché dans les saintes Écritures^[10]. Pour l'y découvrir, il faut avoir confiance aux prêtres, c'est-à-dire aux évêques, qui succédant à la dignité des apôtres, ont en même temps succédé à leur foi ; les autres, qui sans égard pour cette succession, établissent des assemblées particulières, doivent être regardés comme suspects. Il indique en même temps des signes certains pour les distinguer les uns des autres. Les vrais docteurs sont ceux qui ont succédé aux apôtres, et qui conservent saine et entière la doctrine qu'ils ont reçue d'eux.

Celui qui a la foi, et qui a soin de s'instruire des saintes Écritures auprès des prêtres dépositaires de la doctrine apostolique, celui-là est cet homme vraiment spirituel dont parle saint Paul, qui doit juger de tout, sans pouvoir être jugé de personne. Il^[11] jugera les schismatiques, qui sont préoccupés de leur bien propre plutôt que de l'unité de

l'Église ; qui, pour de faibles raisons, déchirent le corps de Jésus-Christ si grand, si glorieux, et le tuent autant qu'il est en eux, parlant de paix et faisant la guerre ; car ils ne peuvent faire de réforme dont l'utilité répare le mal du schisme. Enfin il jugera tous ceux qui sont hors de la vérité, c'est-à-dire hors de l'Église. Ce n'est que dans l'Église que se trouve la charité parfaite ; c'est pourquoi elle seule envoie à Dieu une multitude de martyrs en tous temps et en tous lieux.

Après avoir fait, dans le quatrième livre de son Traité contre les hérétiques, une récapitulation des hérésies réfutées dans le cours de son ouvrage, saint Irénée montre que leurs hérésies n'ont commencé à paraître que longtemps après les premiers évêques auxquelles les apôtres avaient confié le soin des églises ; d'où il tire cette conséquence, que c'est à l'Église qu'il faut avoir recours pour s'instruire de la véritable foi, parce qu'elle^[12] est le chandelier à sept branches qui éclaire le monde entier ; au lieu que les hérétiques, voulant renchérir sur ce qu'ils ont appris des anciens, se sont par là éloignés de la vérité. Ce sont des aveugles et des guides d'aveugles qu'il faut fuir aussi bien que leur doctrine, pour se jeter entre les bras de l'Église, afin d'être élevé dans son sein et s'y nourrir des saintes Écritures.

Quoique saint Irénée reconnaisse l'Écriture sainte pour la règle immuable de notre foi, il ajoute néanmoins qu'elle ne renferme pas tout, et qu'étant obscure en divers endroits, il est nécessaire de recourir à la tradition^[13], c'est-à-dire à la doctrine que Jésus-Christ et ses apôtres nous ont transmise de vive voix. Cette doctrine est connue, et la même dans toutes les Églises dont les évêques sont les successeurs des apôtres, mais

surtout dans l'Église de Rome, dans celle de Smyrne, et dans celle d'Éphèse, qui toutes ont eu soin de conserver pur le dépôt de la foi qu'elles avaient reçu des apôtres, soit par écrit, soit de vive voix.

Mais à quelles marques reconnaît-on la véritable Église ? À celle-ci, selon saint Irénée : c'est que, répandue dans tout l'univers, elle enseigne partout une même foi, s'appuyant sur la tradition fidèle des apôtres^[14], méditant les mêmes préceptes, gardant en tous lieux la même hiérarchie sur la terre et les mêmes espérances pour le ciel, montrant partout la même voie du salut. C'est aux prêtres qui sont dans la véritable Église qu'il faut obéir ; ce sont eux qui, avec la succession de l'épiscopat, ont reçu la grâce de la vérité ; quant à ceux qui se séparent des successeurs des apôtres, et qui établissent des assemblées particulières, quelque part que ce soit, ils doivent être regardés comme suspects, soit d'hérésie, soit de schisme. La vraie science est la doctrine des apôtres^[15], qui est parvenue jusqu'à nous, fidèlement conservée par l'explication entière des Écritures. C'est dans l'Église seule que Dieu a mis les opérations du Saint-Esprit et la nourriture de la vie.

Saint Irénée enseigne en plusieurs endroits l'unité d'un Dieu en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit ; il enseigne que c'est Dieu qui a créé le monde par son Verbe et par son Saint-Esprit qu'il nomme aussi sagesse ; que le Verbe et le Saint-Esprit existent avec le Père de toute éternité, et sont de même substance ; que Jésus-Christ est fils de Dieu, et Dieu lui-même, et qu'il est en même temps vrai homme, seul sauveur de tous ceux qui croient en lui, qu'il a été envoyé par son père pour notre salut ; qu'il s'est fait homme dans le sein

de la vierge.

Saint Irénée s'explique clairement sur la nécessité de la confession des crimes secrets^[16], sur le péché originel, la nécessité du baptême, le libre arbitre de l'homme ; et dit que lui seul a été la cause de sa perte ; que le mal ne vient point de Dieu, mais de la créature ; que, sans le secours de la grâce, l'homme ne peut opérer son salut, ni parvenir à la gloire à laquelle Dieu appelle tous les hommes, sans aucun mérite de leur part. Il enseigne que les sacrifices extérieurs étaient inutiles sans la charité ; qu'au lieu des sacrifices de la loi ancienne, Jésus-Christ a institué une nouvelle oblation de son corps et de son sang ; qu'il n'y a que l'Église qui offre cette oblation^[17]. La foi de l'Église sur le changement réel du vin au sang de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, est encore bien marquée^[18] dans ce que saint Irénée rapporte d'un certain Marc, qui, pour imiter ce que pratiquait l'Église catholique dans la célébration des divins mystères, prenait des calices pleins d'eau et de vin, et, après de longues prières qu'il prononçait en forme de consécration, afin qu'on crût qu'il consacrait véritablement et les changeait au sang de Jésus-Christ, faisait paraître ces calices pleins d'une liqueur rouge.

À l'occasion du discours que saint Paul prononça, durant son séjour à Milet, saint Irénée dit que les prêtres que l'apôtre fit venir d'Éphèse, étaient les évêques et les prêtres des villes voisines ; ce qui fait voir qu'il distinguait ces deux degrés dans la hiérarchie ecclésiastique^[19].

Nous croyons devoir citer ici quelques pages d'un livre remarquable qui a paru dernièrement : *Le Voyage d'un Irlandais à la recherche de la vérité*. Elles confirment, sous une forme piquante, tout ce que nous avons établi sur la tradition d'après saint Clément, le pasteur Hermas, Barnabé, saint Ignace, saint Justin, Athénagore et saint Irénée. Nous espérons mettre de plus en plus dans tout son jour cette vérité importante, que tout ce que croit aujourd'hui l'Église catholique a toujours été cru depuis l'origine du Christianisme, et par conséquent est d'origine apostolique. Quand cette conviction sera entrée dans tous les esprits, on ne pourra plus dire que le clergé a ajouté un *iota* à la croyance des peuples. Écoutons un catholique irlandais qui penchait à se faire protestant, dans le moment où il examine les deux religions.

*Premier siècle. — Le pape saint Clément. — Saint Ignace. —
Présence réelle. — Hérésie des docètes. — Tradition. —
Reliques.*

Ceux qui croient que la religion catholique est déchue de sa première pureté, sont loin d'être d'accord. Quant à l'époque à laquelle il faut rapporter cette apostasie, les uns sont disposés à étendre l'âge d'or de l'Église jusqu'au septième ou au huitième siècle^[20], tandis que d'autres la resserrent dans des limites beaucoup moins étendues. Quoiqu'il en soit, voulant par dessus tout, autant que possible, *integros accedere fontes*, je sentais que plus je m'approchais de la source même dans les recherches que j'allais commencer, plus j'avais de chances de

succès ; c'est pourquoi je débutai par les écrits de ces saints personnages qui sont distingués par le titre de Pères apostoliques, comme ayant tous conversé avec les apôtres ou avec leurs disciples.

Ma surprise fut donc grande, et même je l'avoue, accompagnée d'un léger remords, lorsque je rencontrai dans la personne d'un de ces écrivains simples, apostoliques, un pape, oui, un véritable pape, le troisième évêque après saint Pierre, de cette Église romaine que j'allais abandonner pour m'attacher à sa moderne rivale. Ce pontife qui occupait le siège de Rome, c'était saint Clément, un des compagnons des travaux de saint Paul, « dont les noms sont écrits dans le livre de vie ; » et Tertullien nous apprend que saint Pierre lui-même l'avait ordonné son successeur. Cette preuve de l'ancienneté et de l'origine apostolique de l'autorité papale, me causa le plus vif déplaisir. « Quoi ! un pape, un pape ordonné par saint Pierre lui-même, m'écriai-je en ouvrant le volume, par l'Église de saint Pierre, et par saint Pierre aussi ! ceci me surprend fort. » Cependant il restait encore assez de papisme dans mon cœur pour me faire parcourir les pages de saint Clément avec un respect marqué ; et je ne pus m'empêcher de voir que, même dans ce siècle simple et ennemi de toute controverse, où il y avait si peu de différends à terminer, la prédiction de la chaire de saint Pierre avait été pleinement reconnue.

Un schisme, ou comme saint Clément l'appelle, une sédition impie et scandaleuse, ayant éclaté dans l'Église de Corinthe, on fit un appel à celle de Rome pour demander ses conseils et son intervention, et l'épître que ce saint Père adressa aux Corinthiens, en réponse à leur demande, est universellement

reconnue pour un des monuments les plus intéressants de littérature qui nous soient parvenus.

Parmi les premiers disciples des apôtres dont les écrits attirèrent ensuite mon attention, fut saint Ignace, successeur immédiat de saint Pierre dans le siège d'Antioche. Les contemporains de ce saint homme le désignaient par l'épithète de *Théophore* ou *Dieu porté*, parce qu'ils croyaient qu'il était cet enfant que notre Sauveur prit dans ses bras et plaça au milieu de ses disciples. Ce fut donc avec un sentiment de curiosité mêlé de respect, que j'abordai son ouvrage ; et quelque grand qu'eut été mon étonnement, en voyant un pape ou un évêque de Rome présider à une pareille époque au monde Chrétien, les dogmes qui se présentèrent à mes yeux dans les pages de saint Ignace m'étonnèrent et m'embarrassèrent bien davantage ; un écrivain qui s'était élancé le premier sur les pas du divin Maître, n'était certainement pas celui dont j'attendais une doctrine aussi essentiellement catholique que celle de la présence réelle, que j'avais toujours regardée comme une invention des siècles les plus ténébreux, maintenue en dépit de la raison aussi-bien que des sens.

Parlant des docètes ou fantastiques, hérétiques qui croyaient que Jésus-Christ n'était homme qu'en apparence, une image ou un simulacre de l'humanité, saint Ignace s'exprime ainsi : « Ils s'éloignent de l'Eucharistie et de la prière, parce qu'ils ne veulent pas reconnaître que l'Eucharistie est la chair de notre Sauveur, cette chair qui a souffert pour nos péchés. »

Or, quand nous réfléchissons que les docètes tenaient pour principe que le corps de Jésus-Christ n'était qu'une *apparence*, il ne peut rester le moindre doute que le dogme des fidèles

contre lequel ils s'étaient déclarés ne fût celui de la présence réelle du corps de notre Sauveur dans l'Eucharistie ; car il est évident qu'une présence figurative ou non substantielle, dans le sens des protestants, n'aurait nullement choqué leurs idées anti-corporelles. Au contraire, elle aurait été parfaitement conforme aux notions entièrement spirituelles de la venue de Jésus-Christ, qui avait engagé ces hérétiques à nier la possibilité de l'incarnation.

Cette preuve incontestable de l'existence d'une pareille croyance, parmi les orthodoxes du premier âge, fut pour moi, je l'avoue, le sujet d'un étonnement difficile à exprimer. Je trouvai en outre plusieurs endroits où le Père s'exprime de la même manière par rapport à l'Eucharistie, surtout dans son épître aux Philadelphiens et dans celle aux Romains.

S'il ne s'y fût rencontré que ces remarques, peut-être aurait-on pu douter de son sentiment précis sur le point en question, et interpréter autrement ces passages, comme cela est arrivé en bien d'autres cas, où les saints Pères se sont exprimés d'une manière obscure ou allégorique ; mais rapprochés de l'hérésie des docètes, comme je l'ai déjà observé, et représentant la croyance de ces hérétiques, touchant l'Eucharistie, comme entièrement opposée à celle des fidèles, ces passages n'admettent d'autre interprétation que celle-ci : que les fidèles d'alors voyaient dans le pain et le vin consacrés, non un simple souvenir ou une représentation, non un type, ni toute autre figure du corps de notre Seigneur, mais en réalité sa propre substance, présente corporellement et entrant dans la bouche même des fidèles.

Mais ce n'est pas tout, une nouvelle découverte vint bientôt

après ajouter à ma surprise et à mon embarras ; car en parcourant le récit qu'on nous a laissé de la vie et du martyre de saint Ignace, j'y trouvais un autre argument, pour le moins aussi grand, en faveur du papisme.

Aucun lecteur de martyrologe n'ignore qu'Ignace fut emmené à Rome pour y être livré aux lions de l'amphithéâtre.

Après qu'il y eut été mis en pièces, les fidèles diacres qui l'avaient suivi dans son voyage, ramassèrent le peu d'ossements que les bêtes féroces avaient épargnés, et les ayant rapportés à Antioche, ils les y déposèrent dans une châsse autour de laquelle les fidèles s'assemblaient tous les ans, la veille de son martyre, et là, au souvenir de son dévoûment héroïque, ils veillaient auprès de ses restes.

Je ne dois pas passer sous silence une autre circonstance. Cet illustre Père, traversant les villes d'Asie pour se rendre à la scène de ses souffrances, exhorte les Églises à se tenir sur leurs gardes contre l'hérésie, et à demeurer attachés aux traditions des apôtres ; appuyant ainsi de son autorité cette double règle de foi, la parole non écrite, ainsi que la parole écrite, que tous les bons protestants regardent comme la plus fausse de toutes les fausses doctrines des catholiques.

Je ne puis disconvenir que ces découvertes ne me parussent étranges, bien étranges ! Un pape, reliques des saints, tradition catholique, présence réelle ; tous ces dogmes là dans les premiers siècles de l'Église ! qui aurait pu s'y attendre ?

Visions d'Hermas. — Jeûne.

Je parcourus les deux lettres qui nous restent de saint Barnabé et de saint Polycarpe, sans rien apprendre qui pût répandre de la lumière sur l'objet de ces recherches. Ce fut douc avec plaisir que j'ouvris les pages du pieux et sensible Hermas, et que je m'oubliai, l'espace de plusieurs heures, au milieu de ses visions, qui respirent toutes la simplicité des temps apostoliques, comme au milieu de la plus brillante féerie : Le ciel s'ouvre à ses yeux, un jour qu'il prie à genoux dans une prairie, il apperçoit au milieu des nuages celle qu'il avait aimée ; elle le regarde, et lui dit avec tendresse : « bonjour, Hermas ! » Dans d'autres visions, l'Église de Dieu lui apparaît, tantôt sous la forme d'une vénérable matrone occupée à lire, tantôt sous les traits d'une jeune vierge vêtue de blanc, ayant une mître sur la tête, d'où tombe sa longue et brillante chevelure. Je m'égarais avec ce bon Père parmi toutes ces rêveries innocentes, et même inspirées, comme on le croyait alors. C'était comme le rêve d'un homme assoupi, et il me semblait que j'étais moi-même le songeur de ces visions.

Ce ne fut que, lorsque dans le cours de ma lecture, je fus arrivé à cette partie de son ouvrage intitulée *Préceptes et similitudes*, qui lui fut révélée, à ce qu'il raconte, par son ange gardien, sous la forme d'un berger, que je m'éveillai pour revenir à l'objet immédiat de mes recherches. Il faut remarquer que ce Père est un de ces Chrétiens distingués auxquels saint Paul envoie ses salutations dans son épître aux Romains. Parmi les préceptes moraux qu'il nous dit lui avoir été révélés par son ange gardien, on trouve celui-ci : « La première chose que nous avons à faire, c'est d'observer les commandements de Dieu. Si ensuite quelqu'un désire y ajouter quelque bonne œuvre, telle

que le jeûne, il recevra en proportion une plus grande récompense. »

Encore ici, papisme évident, en dogme comme en pratique ; satisfaction à Dieu par les bonnes œuvres, et parmi les bonnes œuvres le jeûne.

J'avais pour cette dernière observance une aversion particulière depuis mon enfance, et c'était, par conséquent, avec autant de chagrin que d'étonnement que je découvrais, qu'en fait de jeûnes, les premiers Chrétiens l'emportaient même sur les plus rigoureux catholiques romains.

Le jeûne par lequel on se préparait à la fête de Pâques était prolongé par quelques personnes pieuses, l'espace de quarante heures successives, et ceux qui se raillent aujourd'hui des papistes, parce qu'ils ont deux jours d'abstinence par semaine, auraient eu les mêmes raisons de se moquer des premiers Chrétiens, qui, d'après les canons apostoliques, étaient obligés à une pratique toute semblable ; la seule différence était que les jours d'abstinence étaient alors le mercredi et le vendredi, tandis qu'aujourd'hui c'est le vendredi et le samedi ; et même ces deux derniers jours, immédiatement avant Pâques, étaient réputés jours de jeûne, par la raison qu'en ces jours « l'époux avait été enlevé ; » et c'était à cette époque que l'on m'avait adressé pour m'émanciper du papisme.

Les premiers Chrétiens faisaient encore servir la bonne œuvre du jeûne à une autre pratique comptée aussi parmi les bonnes œuvres, l'aumône ; les canons apostoliques nous apprennent que tout ce qui avait été épargné par l'abstinence était mis en réserve pour subvenir aux nécessités des pauvres.

*Second siècle. — Saint-Justin, martyr. — Transsubstantiation.
— Saint Irénée. — Suprématie du pape. — Sacrifice de la
messe. — Tradition orale.*

Ayant fait mes adieux aux simples écrivains de l'âge apostolique, je m'enfonçai hardiment dans la littérature sacrée du second siècle, espérant trouver sur ma route plus de dogmes dans le sens des 39 articles, et moins dans celui du papisme.

Ma barque abandonnée au courant n'avait pas fait beaucoup de chemin, lorsque je fus arrêté par le passage suivant de saint Justin, écrivain, dit un ancien évêque, qui se trouvait près des apôtres, non-seulement sous le rapport du temps, mais aussi sous celui de la vertu : « Nous ne prenons pas ces choses (dans l'Eucharistie) *comme du pain ordinaire ou du vin ordinaire* ; mais de même que Jésus-Christ notre sauveur, devenu homme par la vertu de la parole divine, prit chair et sang pour notre salut, de même aussi on nous a toujours enseigné que la nourriture sanctifiée par la prière, et qui, après le changement, nourrit notre chair et notre sang, *est la chair et le sang de Jésus-Christ incarné.* »

L'endroit où saint Ignace affirme que Jésus-Christ est réellement présent dans la sainte Eucharistie, ne m'avait pas peu étonné ; mais voilà, il faut en convenir, quelque chose de plus fort encore ; une croyance formelle que les espèces changent par une véritable transsubstantiation, et cela de la part d'un saint aussi illustre que saint Justin ! En vérité, ceux qui conseillent aux jeunes catholiques de s'adresser à de tels

maîtres pour s'initier dans le protestantisme, doivent s'avouer coupables, ou d'avoir voulu les tromper grossièrement, ou d'être eux-mêmes dans une profonde ignorance touchant la foi des premiers chrétiens.

Nous venons de voir que la primauté de la chaire de saint Pierre avait été reconnue des chrétiens du premier âge, dans l'unique cas où l'on eût besoin de recourir à son intervention.

Je trouvai que ceux du second âge ne montraient pas moins d'empressement à s'y soumettre, en convenant de la justesse de la même prétention, comme on le voit par les décrets de l'Église et ceux de ses premiers pasteurs. Combien je m'attendais peu à une pareille découverte ! Voir la grande prostituée, la mère des fornications et des abominations (termes dont les prédicateurs de l'université protestante aimaient à se servir au sujet de la papauté), s'élever ainsi dans le brillant matin du Christianisme, souveraine et sans rivale.

Accoutumé à regarder la juridiction papale comme l'usurpation des siècles d'ignorance, je ne pus voir sans honte cette suite non interrompue de pontifes, qui la font remonter et qui l'attachent à ce roc sur lequel l'Église elle-même est bâtie ; et bien que je ne fusse moi-même qu'un *embryon* en fait de protestantisme, il m'était impossible de ne pas plaindre celui qui est pleinement imbu des principes de cette religion, quand il lit le témoignage que rend saint Irénée à la suprématie de la papauté. On sait que ce saint était si proche du temps des apôtres, qu'il eut pour maître, en fait de Christianisme, un des disciples de saint Jean l'évangéliste.

Voici ses paroles : « Nous pouvons compter ceux qui ont été établis évêques par les apôtres dans les Églises, de même que

leurs successeurs jusqu'à nous, lesquels n'ont rien enseigné de pareil au délire de ces hommes (les hérétiques)... Mais, parce qu'il serait trop long de compter les successions de toutes les Églises, nous nous contenterons de marquer la tradition *de la plus grande, de la plus illustre et de la plus ancienne Église, fondée et établie à Rome* par les glorieux apôtres saint Pierre et saint Paul, cette Église qui a reçu d'eux sa doctrine annoncée aux hommes, *et conservée jusqu'à nous par la succession de ses évêques*. Ainsi nous confondons tous ceux qui, par aveuglement, par malice ou par vaine gloire, enseignent aux autres ce qu'ils ne doivent pas leur enseigner ; car c'est à cette Église, *à cause de sa puissante principauté*, que toutes les autres doivent avoir recours, c'est-à-dire tous les fidèles, dans tous les pays où l'on a conservé la doctrine enseignée par les apôtres. »

Irénée, il faut l'avouer, malgré son éducation tout apostolique, et les éloges de Photius qui le nomme *le divin Irénée*, n'aurait pas été un zélé partisan des 39 articles. Écoutez seulement en quels termes il parle du sacrifice de la messe, cette fable impie et blasphématoire, comme la définit le 31^e des susdits articles : « De même il déclara que le calice était son sang, et enseigna la nouvelle oblation de la nouvelle alliance ; oblation que l'Église a reçue des apôtres, et offre à Dieu par toute la terre. » Il ajoute : « C'est pourquoi l'offrande de l'Église, que le Seigneur a voulu qu'on fît dans tout l'univers, est un sacrifice pur et saint aux yeux de Dieu, et agréé par lui. » Conformément à sa croyance, qu'il y avait un sacrifice dans l'eucharistie, ce père enseignait aussi, avec Justin et Ignace, la présence réelle du corps et du sang de

Jésus-Christ dans le sacrement ; miracle, disait-il, si grand et si frappant, qu'on ne peut en admettre l'existence sans convenir de la divinité de celui qui l'a institué. « Comment, demande le même père, en parlant des hérétiques qui niaient la divinité de Jésus-Christ, comment peuvent-ils convenir que le corps béni par le prêtre soit le corps de leur Seigneur, lorsqu'ils refusent d'admettre qu'il soit le fils, c'est-à-dire le Verbe du créateur du monde ? »

Il se sert ailleurs d'un argument fondé sur sa croyance à la présence réelle de Jésus-Christ et à la transsubstantiation des espèces, pour combattre les mêmes hérétiques qui, conformément à leurs idées sur la corruption de la matière, ne pouvaient se résoudre d'admettre la résurrection des corps. « Lorsque, dit-il, le contenu du calice et les fragments du pain reçoivent la parole de Dieu, *ils deviennent l'Eucharistie* du corps et du sang de Jésus-Christ, qui nourrit et qui engraisse la substance de notre chair. Comment donc peuvent-ils prétendre que cette chair ne soit pas capable de la vie éternelle, quand elle se nourrit du corps et du sang de Jésus-Christ, et devient un de ses membres ? »

Au sujet de la tradition non écrite, cette source tant contestée de la doctrine, des observances et du pouvoir de Rome, le témoignage de ce saint mérite à plusieurs titres de fixer notre attention ; car non seulement il soutient dans tous ses écrits la puissante autorité de la tradition, mais il forme lui-même un des premiers et des plus brillants anneaux de cette chaîne de transmission orale, que l'Eglise a reçue de l'âge apostolique. Parlant de son maître Polycarpe, qui avait été disciple de saint Jean l'évangéliste, il s'exprime ainsi : « Polycarpe a toujours

enseigné ces dogmes qu'il avait reçus des apôtres et communiqués à l'Église, et qui seuls sont vrais. » Dans un autre fragment de ses écrits, il se rencontre un passage des plus touchants et des plus intéressants, dont le sens revient au même. C'est à un hérétique nommé Florin, qui avait embrassé les erreurs des valentiniens, qu'il adresse ces mots : « Les prêtres qui nous ont précédés et qui ont conversé avec les apôtres ne nous ont jamais enseigné une pareille doctrine ; car je vous ai vu dans ma jeunesse en Asie auprès de Polycarpe... Je me souviens mieux de ce qui s'est passé dans ces temps que de ce qui s'est passé récemment ; car ces choses que nous apprenons dans notre enfance s'unissent à l'âme, et croissent avec elle. Ainsi je vais indiquer le lieu où le bienheureux martyr avait coutume de s'asseoir pour faire ses instructions ; ses sorties et ses entrées, sa manière de vivre et la forme de sa personne ; les discours qu'il tenait au peuple, et la manière dont il racontait ses entretiens avec saint Jean et d'autres qui avaient vu le Seigneur, et ce qu'il leur avait entendu dire touchant les miracles et la doctrine du Seigneur ; car il avait appris toutes ces choses de ceux qui en avaient été témoins oculaires, et il les racontait conformément aux saintes Écritures. Par la miséricorde de Dieu envers moi, j'ai entendu alors toutes ces choses, et je n'en ai rien perdu, les ayant écrites, non sur le papier, mais sur mon cœur, et, par la grâce de Dieu, j'en conserve continuellement la mémoire. »

Si nous pouvions faire revenir sur la terre, pour un instant, l'ombre de cet illustre père, de ce saint, « nourri de la parole de foi et des bonnes doctrines, » avec quel front un protestant, un parvenu de la réforme oserait-il s'opposer à un esprit aussi

orthodoxe, et soutenir que la parole non écrite de l'Église catholique n'est que l'héritage de l'imposture, la juridiction de la chaire de saint Pierre une usurpation, et le saint sacrifice de la messe une fable blasphématoire ?

S'il fallait d'autres preuves pour montrer combien était profond le respect de ce Père pour l'autorité et les traditions de l'Église, nous les trouverions dans les passages suivants tirés de ses écrits : « Pour ce qui regarde l'interprétation des Écritures, les Chrétiens doivent s'en rapporter aux pasteurs de l'Église, qui, par la volonté divine, ont hérité de la vérité avec la succession de leurs sièges. Les langues des peuples varient, mais la vertu de la tradition est une et la même en tout pays, et on ne voit pas que la doctrine, ou la méthode d'enseignement des Églises de la Germanie diffèrent en rien de celle des Espagnes, des Gaules, de l'Orient, de l'Égypte ou de la Libye. Supposé que les apôtres ne nous eussent pas laissé les Écritures, ne serions-nous pas toujours obligés de suivre l'ordre de la tradition qu'ils ont transmise à ceux auxquels ils avaient confié les Églises ? C'est cette transmission orale que suivent plusieurs peuples barbares, sans le secours des lettres ou de l'encre. » (*Adver. Hær. Lib. IV.*)

Ainsi ne voilà pas moins de six articles de foi et d'observance catholique, sanctionnés par l'autorité des premiers champions de l'Église, parmi lesquels il se rencontrait des hommes, aux oreilles desquels la prédication des apôtres, retentissait encore. Voici ces points : 1° La reconnaissance d'un souverain pontife ; 2° respect dû aux religions ; 3° satisfaction à Dieu par les prières et les aumônes ; 4° l'autorité de la tradition ; 5° présence réelle dans

l'Eucharistie ; 6° sacrifice de la messe.

1. ↑ Irénée, liv. 3, ch. 2.
2. ↑ Irén., liv. III, ch. 2.
3. ↑ *Ibid.*, liv. III, ch. 3.
4. ↑ Irén., liv. IV, ch. 8.
5. ↑ *Ibid.*, liv. IV, ch. 8.
6. ↑ Irén., liv. IV, ch. 8.
7. ↑ *Ibid.*, liv. IV, ch. 16.
8. ↑ *Ibid.*, liv. IV, ch. 17.
9. ↑ *Ibid.*, liv. IV, ch. 18.
10. ↑ Irén., liv. IV, ch. 26.
11. ↑ *Ibid.*, liv. IV, ch. 33.
12. ↑ Irén., liv. V, ch. 19.
13. ↑ *Ibid.*, liv. IV, ch. 33.
14. ↑ *Ibid.*, liv. V, ch. 20.
15. ↑ Irén., liv. IV, ch. 33.
16. ↑ *Ibid.*, liv. I, ch. 6.
17. ↑ *Ibid.*, liv. IV, ch. 18 et 26.
18. ↑ *Ibid.*, liv. I, ch. 13.
19. ↑ Irén., liv. III, ch. 14.
20. ↑ Le célèbre ministre huguenot Claude est du nombre de ceux qui veulent que les beaux jours de l'Église, comme il les appelle, se soient prolongés jusqu'au septième siècle. Les savants auteurs de la *Perpétuité de la foi*, qui ont si victorieusement réfuté les erreurs de ce théologien, s'appuient fortement sur ce point. Le lecteur ne sera peut-être pas fâché de savoir l'opinion qu'avaient de cet homme célèbre quelques-uns de ses contemporains. « Cet homme-là, dit Houguerie lui-même, son ami et partisan de sa cause, cet homme-là était bon à gouverner chez madame la maréchale de Schomberg, où il régnait souverainement, mais il n'était point savant. Parlez-moi, pour le savoir, de Rubertin, de Daillé, de Blondel. »

S'il faut en croire le livre des *Homélies*, « la religion chrétienne, au temps de Constantin (an 324) était pure et dans son âge d'or. »

NOTICE SUR SAINT IRÉNÉE.

Saint Irénée vint au monde au commencement de l'empire d'Adrien, vers l'an 120 de Jésus-Christ. Ses parents, qui sans doute étaient chrétiens, le mirent encore enfant sous la conduite de saint Polycarpe, évêque de Smyrne. Ce fut dans une si sainte école, qu'il puisa les lumières et la science profonde de la religion, qui le rendirent dans la suite un des plus grands hommes de son siècle, l'ornement de l'Église, et la terreur des hérétiques. Aussi avait-il grand soin de remarquer tout ce qu'il voyait dans ce saint vieillard pour en faire son profit ; il écoutait ses discours avec ardeur, et les gravait, non sur des tablettes, mais dans le plus profond de son cœur. C'est saint Irénée lui-même qui nous apprend toutes ces circonstances ; et il ajoute qu'à force de repasser dans son esprit les instructions de son maître, il les y grava si profondément, qu'elles lui furent toujours très-vives et très-présentes dans la suite, et même dans sa vieillesse la plus avancée.

On ne sait point à quelle occasion saint Irénée vint dans les Gaules ; mais saint Grégoire de Tours dit qu'il y fut envoyé par saint Polycarpe. Il fut ordonné prêtre de l'Église de Lyon par saint Pothin, qui en était évêque, et il exerçait déjà les

fonctions de prêtre l'an 177, lorsqu'il fut choisi par les martyrs de Lyon pour être le porteur d'une lettre qu'ils écrivaient au pape Éleuthère, où, après l'avoir salué comme leur père, ils ajoutent : « Nous avons exhorté Irénée, notre frère et notre compagnon, à rendre ces lettres à votre paternité. Nous vous supplions de le considérer comme un homme tout à fait zélé pour le testament de Jésus-Christ. C'est en cette qualité que nous vous le recommandons. Si nous avons cru que le rang et la dignité puissent donner le mérite et la vertu, nous vous l'eussions recommandé d'abord comme prêtre de l'Église ; car il l'est effectivement. » Le motif de la députation de saint Irénée fut de procurer la paix aux Églises, divisées sur la question de la pâque. On croit qu'il fut aussi porteur des lettres que les mêmes martyrs écrivirent aux Églises d'Asie et de Phrygie, au sujet des troubles que les nouvelles prophéties de Montan y avaient causées.

Saint Pothin étant mort la même année, saint Irénée fut mis en sa place, et fut le second évêque de l'Église de Lyon. Cette ville changea bientôt de face sous la conduite de son nouvel évêque ; et Dieu donna tant de force à ses prédications, qu'en peu de temps il la rendit presque toute chrétienne. Pour préserver son peuple des erreurs qui se répandaient dans les provinces près du Rhône, saint Irénée s'appliqua à en faire connaître tout le venin, à fournir des armes pour les combattre, s'attacha à en découvrir toutes les contradictions, à confirmer les néophytes dans la foi, et à ramener même les hérétiques dans le sein de l'Église ; et dans ce dessein il composa des livres contre les hérésies, dans lesquels il rapporte en détail toutes les extravagances des valentiniens et des autres

hérétiques de ce temps-là, et donne toutes sortes de moyens pour les convaincre. Il travailla aussi beaucoup pour procurer la paix entre les Églises, au sujet de la fête de Pâques, et fit ensorte, parmi les siens, qu'il fut permis à chacun de suivre l'ancien usage de son Église. « C'est ainsi, dit Eusèbe, qu'Irénée, remplissant toute la signification de son nom, se montra véritablement ami de la paix par la douceur de ses mœurs, par la modération de sa conduite, et par les mouvements qu'il se donna pour la procurer à l'Église. » Il reçut la couronne du martyr dans la persécution de Sévère, l'an 202 de Jésus-Christ. Saint Irénée composa plusieurs ouvrages pour la défense de la foi et pour l'utilité de l'Église ; savoir : cinq livres contre les hérésies, une Lettre à Florin, une à Blaste, un Livre de l'Ogdoade, plusieurs lettres touchant la célébration de la fête de Pâques, dont une était adressée au pape Victor ; un Livre contre les païens, intitulé : *De la Science* ; un autre adressé à un Chrétien nommé Marcion ; un troisième, qui renfermait diverses disputes. On croit aussi qu'il composa un Traité contre Marcion, et un Discours sur la foi, adressé à Demètre, diacre de Vienne. Pour ce qui est du livre qui avait pour titre : *De la Substance du monde*, qu'on lui attribuait du temps de Photius, on convient qu'il est de Caïus, prêtre de Rome.

Saint Irénée, dit l'auteur des *Siècles chrétiens*, devint si profond dans la science de la religion et des saintes Écritures, qu'il fut en état de combattre à la fois tous les hérétiques de son temps, depuis Simon jusqu'à Tatien, et de les suivre jusque dans leurs derniers retranchements, à travers les détours dans lesquels ils s'embarrassaient. Ce sujet était si obscur et si

compliqué par la variété des erreurs et la bizarrerie des pensées auxquelles l'esprit humain s'était déjà livré en matière de religion, que, pour y répandre du jour, il ne fallait rien moins que l'érudition et les talents d'Irénée. Il n'y a point eu d'hérésie si confuse dans ses principes, si tortueuse dans sa marche et si enveloppée de nuages, dont il n'ait percé les ténèbres ; et son ouvrage sur cet important objet peut être donné pour un modèle de discussion et de controverse à tous ceux qui s'engagent dans la même carrière. Les caractères par lesquels il apprend à distinguer la vérité de l'erreur dans les disputes de religion, sont la tradition apostolique qui transmet d'un âge à l'autre l'enseignement de la foi ; l'autorité des Écritures interprétées, non par l'Église, qui en conserve le dépôt et qui seule en connaît le vrai sens ; la succession des pasteurs qui fait remonter le ministère évangélique et, avec lui, tous les dogmes, à la source primitive et sacrée d'où ils découlent ; enfin les vrais miracles qui ne sont opérés que dans l'Église, et qu'il est toujours possible de discerner d'avec les artifices de l'imposture et les prestiges de l'enfer. Il conclut de là que la nouveauté de l'enseignement et la rupture de l'unité sont deux moyens par lesquels le fidèle peut toujours discerner les faux docteurs et juger leur doctrine ; et, par une autre conséquence des mêmes principes, il recommande l'attachement à l'Église et aux pasteurs légitimes, comme le préservatif le plus sûr qu'on puisse opposer à la contagion de l'hérésie.

Ce saint évêque consumma son laborieux ministère par le martyre, sous la persécution de Sévère, la seconde année du troisième siècle.

- [Avant-propos du premier livre](#)
- [Chapitre I](#) : Hypothèses de Valentin et de ses disciples.
- [Chapitre II](#) : (*sans titre*)
- [Chapitre III](#) : Sur quels textes de l'Écriture les hérétiques prétendent appuyer leurs chimériques inventions.
- [Chapitre IV](#) : Création d'Achamoth ; ce monde est né de ses passions.
- [Chapitre V](#) : Formation de Demiurgos ; ce qu'il est ; sa qualité de créateur de tout ce qui existe hors du Plerum.
- [Chapitre VI](#) : Les trois hommes des hérétiques ; inutilités des bonnes œuvres nécessaires aux seuls catholiques ; aucun désordre ne peut les souiller ; dissolution de leurs mœurs.
- [Chapitre VII](#) : Achamoth doit passer dans le Plerum avec tous les hommes spirituels ; Demiurgos, dans l'état moyen, avec les hommes charnels ; la matière sera consumée par le feu. Blasphèmes contre l'incarnation du Christ, etc.
- [Chapitre VIII](#) : Mauvaise foi des valentiniens qui détournent les Écritures de leur véritable sens.
- [Chapitre IX](#) : Interprétations impies. Réfutations.
- [Chapitre X](#) : Unité de la foi catholique.
- [Chapitre XI](#) : Doctrine de Valentin ; en quoi elle est différente de celle de ses disciples, Secundus,

Épiphanes et quelques autres.

- [Chapitre XII](#) : Disciples de Ptolémée et de Corbasus.
- [Chapitre XIII](#) : De Marcus et de ses faux miracles.
- [Chapitre XIV](#) : Marcus s'efforce de faire accroire que la quaternité suprême descendue sur la terre sous la forme d'une femme est venue lui révéler des secrets inconnus. — Lettres énigmatiques. — Syllabes. — Sous-caractères employés pour faire croire à l'existence du Plerum et aux fables des Valentinien.
- [Chapitre XV](#) : Création des vingt-quatre éléments. Généalogie de Jésus. Le nom du Christ forme la première Ogdoade. Manifestation de la vérité. Réfutation.
- [Chapitre XVI](#) : L'unité et la dualité sont les principes de toutes choses. Nouvelle explication de la doctrine de Marcus. Exhortation de saint Irénée.
- [Chapitre XVII](#) : Comment Demiurgos procède à l'œuvre de la création. Imitation de l'Éternel.
- [Chapitre XVIII](#) : Abus monstrueux que fait Marcus des prophètes. L'homme est l'image de l'Ogdoade. Le soleil est aussi la révélation extérieure de la quaternité. Preuves de la décade et de la duodécade.
- [Chapitre XIX](#) : Passages de l'Écriture que cite Marcus à l'appui de son système.
- [Chapitre XX](#) : Marcus se sert d'écritures apocryphes ou de textes mutilés pour étayer sa doctrine.
- [Chapitre XXI](#) : Selon Marcus, la rédemption n'est

nécessaire qu'à ceux qui veulent s'élever au sommet de la perfection. Le baptême de Jésus tient de la vie matérielle, celui du Christ de la vie spirituelle.

- [Chapitre XXII](#) : Croyance des véritables Chrétiens. Unité d'un Dieu. Les hérésiarques n'admettent ce principe que pour le rejeter ensuite ; c'est pourquoi ils seront un jour condamnés.
- [Chapitre XXIII](#) : Simon le magicien est le père de toutes les hérésies. De ses prestiges ; de sa doctrine. Il se déclare le dieu le plus élevé, la puissance infinie.
- [Chapitre XXIV](#) : De Saturnin et de Basilide. De leurs systèmes. La création n'est point due à Dieu, mais à sept anges. Absurdités de ces hérésiarques.
- [Chapitre XXV](#) : Carpocrate.
- [Chapitre XXVI](#) : Cérinthe. — Les ébionites et les nicolaïtes.
- [Chapitre XXVII](#) : Cerdon et Marcion.
- [Chapitre XXVIII](#) : De Tatien. — Des continents et de quelques autres hérésiarques.
- [Chapitre XXIX](#) : Différentes sectes des gnostiques. — D'abord des borbéliotes ou borboriens.
- [Chapitre XXX](#) : Les ophites et les séthiens.
- [Chapitre XXXI](#) : Des caïnites.

- [Chapitre I](#) : Il n'y a qu'un seul Dieu ; et il ne peut y avoir, soit au-dessus, soit au-dessous de lui, nul autre Dieu ; qu'on le nomme principe, Plerum, ou puissance.
- [Chapitre II](#) : Le monde n'a pu être créé par les anges, ou par quelque autre puissance, sans la volonté du Dieu suprême. — Il a été créé par Dieu, qui a employé à cette œuvre le ministère de son Verbe.
- [Chapitre III](#) : L'idée du Bythus et du Plerum des valentiniens, ainsi que du Dieu de Marcion, répugne naturellement à l'esprit. Celui qui a fait le monde est celui que notre esprit conçoit ; il est absurde de vouloir faire naître ce Dieu souverain de l'ignorance ou du péché.
- [Chapitre IV](#) : Absurdité du système des hérésiarques, qui veulent faire provenir l'œuvre de la création du vide ou du péché.
- [Chapitre V](#) : Puisque le Père contient tout en lui, on ne peut admettre que l'œuvre de la création ait été faite par un autre que par lui.
- [Chapitre VI](#) : Il ne se peut pas que les anges et le créateur du monde n'aient pas connu le Dieu suprême.
- [Chapitre VII](#) : Absurdité du système d'après lequel les choses créées ne seraient que des images des Æons qui habitent le Plerum.
- [Chapitre VIII](#) : Qu'il est tout à fait invraisemblable de supposer que les objets de la création soient comme

une ombre du Plerum.

- [Chapitre IX](#) : Il n'y a qu'un seul créateur, qui est Dieu le Père ; cette croyance, qui est celle de l'Église, a été aussi celle de toute l'antiquité.
- [Chapitre X](#) : Insigne fausseté des hérétiques dans leur manière d'expliquer l'Écriture. — Que Dieu a tiré toutes choses du néant, sans aucune préexistence de la matière.
- [Chapitre XI](#) : Les hérétiques, pour s'être détournés de la voie de la vérité, se sont précipités dans un abîme d'erreurs. — Motifs qui ont porté l'auteur à examiner leur système dans tous ses détails.
- [Chapitre XII](#) : De la triacontade des hérétiques ; qu'il y a en elle à la fois trop, et trop peu. — De ce que dans leur système on admet les unions des êtres supérieurs entre eux, il s'en suit que Sophia n'a rien pu engendrer par elle-même et sans l'aide d'un époux. — On ne peut admettre en même temps l'existence de Logos et de Sigée.
- [Chapitre XIII](#) : L'hypothèse des premières créations, selon le système de nos adversaires, est contraire à la raison, et elle est insoutenable.
- [Chapitre XIV](#) : Que Valentin et ses adhérents ont puisé leurs doctrines dans les religions du paganisme ; il n'y a à cet égard que les mots de changés.
- [Chapitre XV](#) : Les hérétiques ne donnent aucune raison des créations successives de leurs Æons.
- [Chapitre XVI](#) : Ou le créateur du monde a trouvé en lui-

même le type de toutes ses créations, ou bien ce type lui a été fourni par quelque Dieu du Plerum : mais dans cette hypothèse celui-ci l'aurait reçu d'un autre, et ainsi de suite jusqu'à l'infini.

- [Chapitre XVII](#) : Examen de l'origine des *Æons* ; qu'elle est inadmissible, de quelque manière qu'on l'envisage. — Nécessité où sont nos adversaires de reconnaître que leur Nus et leur père suprême sont entachés d'ignorance.
- [Chapitre XVIII](#) : Il est absurde de supposer que Sophia ait été plongée dans l'ignorance et dans la souffrance, ou qu'elle ait couru de grands périls pour s'être mise à la recherche du Père : on ne peut pas mieux supposer que son enthymèse se soit séparée d'elle pour revêtir une existence particulière et distincte.
- [Chapitre XIX](#) : Absurdité du système des hérétiques relativement à la semence divine. Qu'il est contre le bon sens de supposer que Demiurgos en aurait été le dépositaire, et que cependant il n'aurait été qu'un animal inintelligent, privé de la science des choses divines. Il n'est pas moins ridicule de supposer qu'une seule particule de cette semence divine aurait suffi pour les rendre, eux, qui ne sont que des hommes, des êtres spirituels et dont l'intelligence serait capable de tout comprendre.
- [Chapitre XX](#) : Réfutation des prétendues concordances que les hérétiques veulent établir entre leur douzième *Æon*, livré à la souffrance et aux supplices, et le Christ crucifié ; ou avec le traître Judas. Qu'il ne

saurait y avoir aucun rapport entre la passion du Christ et l'hypothèse chimérique des souffrances de cet Æon.

- [Chapitre XXI](#) : Que les douze apôtres ne peuvent être considérés comme étant le type des Æons.
- [Chapitre XXII](#) : Si le Christ a été baptisé à sa trentième année, ce n'a pas été afin que ses trente années fussent la figure des trente Æons. Ce n'est pas un an après son baptême qu'a eu lieu la passion du Christ.
- [Chapitre XXIII](#) : Combien sont fausses et chimériques les inductions que les hérétiques prétendent tirer des nombres, des lettres et des syllabes.
- [Chapitre XXIV](#) : L'existence de Dieu ne saurait dépendre d'un calcul de lettres, de syllabes et de nombres. Les nombres et toutes les choses créées sont au contraire soumis aux lois invariables de la vérité. Un seul et même Dieu est l'auteur de tout ce qui existe ; et nous ne devons pas nous perdre dans de stériles efforts pour pénétrer la nature de Dieu, qui est trop au-dessus de notre faible intelligence.
- [Chapitre XXV](#) : Qu'il vaut mieux être ignorant et simple, pourvu qu'on ait l'amour de Dieu, que d'être enflé d'une vaine science. Que l'on doit, dans les matières de religion, s'abstenir de questions inutiles ou qui ne sont propres qu'à satisfaire la curiosité.
- [Chapitre XXVI](#) : Ce n'est pas au moyen des paraboles qui présentent plusieurs sens que l'on doit expliquer les choses obscures et ambiguës, mais bien plutôt en se

servant des textes les plus clairs et les plus frappants que l'on peut trouver dans les divines Écritures.

- [Chapitre XXVII](#) : Que ce n'est pas dans des paraboles, susceptibles de présenter plusieurs sens, qu'il faut chercher l'explication des choses obscures, mais bien dans les textes des Écritures, où tout est clair et manifeste.
- [Chapitre XXVIII](#) : Qu'il ne faut jamais, dans l'étude des mystères, perdre de vue la règle du vrai et la vraie connaissance de Dieu. Nous devons avoir une foi entière aux saintes Écritures, et nous abstenir d'aller à la recherche téméraire des choses qu'il faut abandonner à Dieu, et qui dépassent les bornes de notre intelligence. C'est là le défaut des hérétiques, de ne réserver rien à Dieu, mais de vouloir tout scruter. De là les erreurs énormes dans lesquelles ils tombent, ainsi que l'auteur le démontre.
- [Chapitre XXIX](#) : Contradictions du système des hérétiques, d'après lequel certaines âmes après la mort seront admises dans le Plerum, tandis que d'autres iront habiter la région du milieu, et resteront séparées du corps.
- [Chapitre XXX](#) : L'auteur combat la prétention folle et impie des hérétiques, d'après laquelle ils prétendaient être eux-mêmes des êtres tout spirituels, tandis qu'ils relèguent leur Demiurgos dans la classe des animaux.
- [Chapitre XXXI](#) : L'auteur rappelle sommairement tout ce

qu'il a expliqué au long dans le cours de ce livre ; il démontre de nouveau que tous les arguments produits spécialement contre la doctrine des valentiniens peuvent s'appliquer en général à toutes les autres hérésies.

- [Chapitre XXXII](#) : L'auteur réfute la doctrine impie des hérétiques, d'après laquelle toutes les actions seraient indifférentes en elles-mêmes, et justes ou injustes selon l'idée que s'en feraient les hommes ; il réfute encore une autre prétention de leur part, consistant à dire que leur âme est semblable à celle du Christ, et peut même lui être supérieure sous quelques rapports.
- [Chapitre XXXIII](#) : L'auteur démontre par un grand nombre de raisons l'absurdité du dogme qui admet la transmigration des âmes d'un corps dans un autre corps.
- [Chapitre XXXIV](#) : Les âmes, après la vie, conserveront le souvenir de leur existence et de leur union avec les corps, et elles demeureront immortelles, bien qu'elles aient eu un commencement.
- [Chapitre XXXV](#) : Réfutation de l'erreur de Basilide et des gnostiques, qui prétendaient que les prophètes, en prédisant les choses futures, avaient été inspirés par différents dieux.

- [Avant-propos](#)
- [Chapitre I](#) : Que les apôtres n'ont commencé de prêcher l'Évangile et n'en ont confié le dépôt à l'écriture qu'après avoir été fortifiés par les dons et les vertus de l'Esprit saint ; qu'ils ont proclamé un Dieu unique, créateur du ciel et de la terre.
- [Chapitre II](#) : Les hérétiques ne veulent reconnaître ni les saintes Écritures ni la tradition.
- [Chapitre III](#) : La tradition fondée par les apôtres s'est conservée dans l'Église par la succession des évêques nommés par eux ; ce que les hérétiques ne peuvent nier.
- [Chapitre IV](#) : Que la vérité ne se trouve que dans l'Église catholique, seule dépositaire de la tradition et de la doctrine apostolique. Les hérésies sont nouvelles, et on ne peut en faire remonter l'origine aux apôtres.
- [Chapitre V](#) : Que le Christ et ses apôtres ont professé ouvertement, sans restriction, sans arrière-pensée, et sans craindre de blesser les opinions qui régnaient alors, le dogme d'un Dieu unique, créateur de toutes choses.
- [Chapitre VI](#) : Le Saint-Esprit, dans l'ancien Testament, en parlant de la Divinité, a constamment désigné Dieu le père, et le Christ son fils.
- [Chapitre VII](#) : L'auteur répond à une objection tirée d'un passage de saint Paul, dans son épître aux Corinthiens

(IV - 5.) Et il fait voir que l'apôtre s'exprime souvent dans un langage figuré et par transposition de mots.

- [Chapitre VIII](#) : L'auteur répond à une autre objection tirée des paroles du Christ, rapportées dans l'évangile de saint Mathieu (Ch. VI, v. 24.) ; et il prouve qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse être appelé Dieu, puisque seul il est sans commencement ni fin ; qu'aucune chose créée ne peut s'appeler ni Dieu ni Seigneur, puisque c'est Dieu qui a tout créé par le ministère de son Verbe.
- [Chapitre IX](#) : C'est un même Dieu créateur de la terre et des cieux qui a été proclamé par les prophètes et ensuite par les évangélistes. Première preuve tirée de l'évangile de saint Mathieu.
- [Chapitre X](#) : Preuves tirées des évangiles de saint Luc et de saint Marc au sujet de la même question.
- [Chapitre XI](#) : Que les mêmes preuves tirées des évangiles de saint Mathieu, saint Marc et saint Luc se retrouvent dans l'évangile de saint Jean. L'auteur conclut qu'il n'y a que quatre évangiles, qu'il ne saurait y en avoir ni plus ni moins ; et il établit la nécessité de ce nombre par des raisons mystiques.
- [Chapitre XII](#) : Quelle a été la doctrine des autres apôtres sur la nature de Dieu.
- [Chapitre XIII](#) : Réfutation de l'erreur de ceux qui prétendent que, parmi les disciples du Christ, il n'y a que saint Paul à qui la vérité aurait été révélée.
- [Chapitre XIV](#) : Dans l'hypothèse où saint Paul aurait eu la

révélation particulière de quelque mystère de la religion, ignoré des autres apôtres, comment supposer qu'il ne s'en fût pas ouvert à saint Luc, le compagnon assidu de sa vie et le confident de tous ses travaux ; et comment ce même saint Luc, à qui nous devons les chapitres les plus importants de l'histoire de l'Évangile, ne nous aurait-il pas également transmis ces révélations de saint Paul.

- [Chapitre XV](#) : L'auteur combat les Ébionites qui rejetaient l'autorité de saint Paul, autorité d'autant plus grande qu'elle est corroborée par les écrits de saint Luc, qui doivent être admis dans leur entier. Après avoir dévoilé l'hypocrisie, les ruses et la vanité des gnostiques, il tire cette conclusion, que les apôtres et leurs disciples n'ont reconnu et enseigné qu'un seul et même Dieu, créateur du monde.
- [Chapitre XVI](#) : Qu'il est démontré par les écrits que les apôtres nous ont laissés, que Jésus-Christ n'est autre que le fils unique de Dieu véritablement Dieu et homme tout à la fois.
- [Chapitre XVII](#) : Les apôtres enseignent que ce n'est point le Christ ou le Sauveur qui est descendu sur eux, mais bien le Saint-Esprit. Explication de ce mystère.
- [Chapitre XVIII](#) : L'auteur reprend son argumentation principale, et il établit, tant par les paroles de saint Paul que par celles de notre Seigneur, que le Christ et Jésus sont une seule et même personne ; que le Christ n'est pas seulement le fils de Dieu, mais qu'il s'est véritablement fait homme.

- [Chapitre XIX](#) : Que Jésus-Christ n'est point un homme né de Joseph ; comme Dieu, il a été engendré par le Père céleste, et comme homme, il est né de la sainte Vierge.
- [Chapitre XX](#) : Dieu a fait voir, à l'occasion de la chute de l'homme, combien étaient infinies sa patience, sa bonté et sa miséricorde, et combien sa puissance pour le sauver était grande ; l'homme se rendrait donc coupable de la plus noire ingratitude, s'il ne lui témoignait pas sa reconnaissance pour le bienfait du salut.
- [Chapitre XXI](#) : Véritable sens d'un passage du prophète Isaïe (VII-12), faussement et méchamment interprété par Théodotien, par Aquila, par les ébionites et par les Juifs. — Importance de la version des Septante. — Nouvelle preuve que le Christ est véritablement né de la vierge Marie.
- [Chapitre XXII](#) : Que le corps du Christ a réellement été formé de la chair de la vierge Marie.
- [Chapitre XXIII](#) : L'auteur soutient contre l'opinion de Tatien, qu'il a été conforme à la justice et à la miséricorde de Dieu qu'Adam ait obtenu le premier du Christ la grâce du salut.
- [Chapitre XXIV](#) : L'auteur résume en peu de mots ses réfutations des diverses impiétés mises en avant par les gnostiques. Il oppose aux hérétiques flottant à tout vent de doctrine, l'unité, la perpétuité et l'indivisibilité de la doctrine de l'Église.

- [Chapitre XXV](#) : Que ce monde est gouverné par un Dieu unique dont la providence et la justice sont infinies, qui punit les méchants, récompense les bons et leur accorde le salut éternel.

- [Avant-propos](#)
- [Chapitre I](#)
- [Chapitre II](#)
- [Chapitre III](#)
- [Chapitre IV](#)
- [Chapitre V](#)
- [Chapitre VI](#)
- [Chapitre VII](#)
- [Chapitre VII](#)
- [Chapitre IX](#)
- [Chapitre X](#)
- [Chapitre XI](#)
- [Chapitre XII](#)
- [Chapitre XIII](#)
- [Chapitre XIV](#)
- [Chapitre XV](#)
- [Chapitre XVI](#)
- [Chapitre XVII](#)
- [Chapitre XVIII](#)
- [Chapitre XIX](#)
- [Chapitre XX](#)
- [Chapitre XXI](#)
- [Chapitre XXII](#)
- Chapitre XXIII
- Chapitre XXIV
- Chapitre XXV
- Chapitre XXVI
- Chapitre XXVII

- Chapitre XXVIII
- Chapitre XXIX
- Chapitre XXX
- Chapitre XXXI
- Chapitre XXXII
- Chapitre XXXIII
- Chapitre XXXIV
- Chapitre XXXV
- Chapitre XXXVI
- Chapitre XXXVII
- Chapitre XXXVIII
- Chapitre XXXIX
- Chapitre XL
- Chapitre XLI
- Chapitre XLI

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Pikinez
- Le ciel est par dessus le toit

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)